DÉBACQ LIBRARY

1654 | A | 2
A. XXXVI.

18/c

42180

L'IDÉE
ET
LE TRIOMPHE
DE LA
VRAIE MEDECINE,
EN FORME D'APOLOGIE.

OUVRAGE non-seulement curieux & instructif, mais encore utile & profitable, tant au Public qu'à tous ceux qui veulent connoître de la Médecine.

Par M. CALLOT, *Docteur en Médecine de l'Université de Montpellier, ci-devant Conseiller-Médecin-Aulique & Pensionnaire de leurs Altesses Royales de Lorraine.*

DEDIE' A S. A. SERENISSIME
Madame la Princesse.

A COMMERCY,
Chez HENRY THOMAS, Imprimeur Ordinaire de S. A. R. MADAME.

M. DCC. XLII.
Avec Approbation & Permission.

A SON ALTESSE SERENISSIME MADAME LA PRINCESSE CHARLOTTE DE LORRAINE, ABBESSE DE REMIREMONT.

MADAME,

J'aſpire depuis long-temps à l'honneur de donner à VOTRE

ALTESSE SERENISSIME *une preuve sensible de ma plus vive reconnoissance : j'en ai toujours recherché l'occasion, je la trouve.*

J'ai à Lui presenter en cette nouvelle année le Triomphe de la Medecine, je lui en fais hommage, & Elle daigne se faire un plaisir de l'agréer. C'est un vrai Triomphe pour cette noble Science, que de paroître en public sous de si favorables auspices.

Elle eut déja un accès favorable chez VOTRE ALTESSE SERENISSIME, *sur-tout dans ces tems fâcheux, où cette hydeuse maladie qui se plaît à défigurer, & qui auroit voulu ternir la beauté même, osa penetrer jusqu'à Vous, & Vous lancer ses traits les plus aigus & les plus dangereux.*

La Medecine vint au secours,

elle combattit pour vous ; Vous combatîtes avec elle ; Vous triomphâtes, & Vous la fîtes triompher. La maladie vaincuë fut contrainte de se retirer avec la honte de n'avoir pû laisser sur aucun de vos charmes le moindre vestige de sa jalouse malignité.

Le Ciel fut propice à nos vœux ; & comment ne l'auroit-il pas été ? Vous lui avez toujours été agréable ; il Vous a destinée pour être le modele des grandes ames, & Vous avez toujours soutenu ce caractere ; Il vous a douée de toutes les perfections de l'esprit & du corps, & vous en savez faire un digne usage ; il vous a mise en état de manifester votre grand cœur, & Vous ne mettez point de borne à vos bienfaits. Liberale envers tous, & pref-

qu'à l'excès ; Combien ne se sont-ils pas ressentis des douces influences de cette générosité que Vous savez accompagner de tant de grace ?

Qu'il me soit permis, MADAME, *de me féliciter d'y avoir eu part ; de publier par tout que j'en conserve encore de precieux monumens ; que votre plus grand plaisir est de faire sans cesse du bien, sans cependant croire jamais en faire assez.*

Que ne dirois-je pas, si cette modestie qui accompagne toutes vos démarches & toutes vos actions, ne mettoit des bornes à tout ce que je pourrois dire ; Mais si elle impose silence à mes discours, j'espere qu'elle n'interdira pas à mon cœur le libre privilege de former les vœux les plus favorables & les plus

sinceres pour l'heureuse prospérité de VOTRE ALTESSE SERENISSIME.

Vivez donc, PRINCESSE ACCOMPLIE, *& digne de tous les eloges, comme des premiers Trônes. Puissiez-vous, selon mes souhaits, voir écouler des siécles.*

Que la Medecine triomphe dans tous les cas où la maladie voudroit interrompre le cours d'une si belle vie, ou plûtôt qu'elle soit dispensée de ce triomphe; Qu'une santé des plus longue & toujours constante, fasse paisiblement couler dans vos veines l'auguste & Royal Sang des Heros dont Vous êtes issuë.

Vous triomphez sur tous les cœurs, puissiez-vous vivre aussi long-temps que vous y triompherez, & alors on verra reparoître en vous les années de Nestor.

Vivez, MADAME, *vivez pour la satisfaction de votre royale & auguſte Famille, dont les grands cœurs ſi ſemblables, & ſi bien unis, ſe diſputent entr'eux les plus ſenſibles marques d'une amitié ſincere & reciproque.*

Vivez ſur-tout pour l'heureuſe conſervation & les delices de la plus tendre des Meres, dont la ſanté nous ſera toujours precieuſe, à qui votre preſence & vos ſoins continuels & prevenans prolongent & font couler des jours plus tranquiles & plus doux.

Vivez pour le bonheur de ſes Sujets, & de tous ceux qui vous ſont conſtamment attachez, vous en êtes le refuge & l'appui. Vivez pour leur fournir l'exemple des vertus dont vous êtes le modele. Vivez en-

fin pour continuer à les cherir, & les faire triompher en vous, comme vous triomphez en eux.

Ce seront toujours les vœux & les ardens souhaits de celui qui ne cessera de se dire avec la plus juste & la plus forte reconnoissance, accompagnée d'un très-profond respect,

MADAME,

De Votre Altesse Serenissime,

Le très-humble, très-obéissant, & tres-soumis serviteur,
Callot, D. M.

AVANT-PROPOS

Qu'il eſt bon de lire.

QUoiqu'il ſemble que l'Ouvrage que j'expoſe aux yeux du Public, n'ait pour but que ce qui concerne la Medecine, & qu'on ne puiſſe en connoître, ſans y être initié ; je puis aſſurer néanmoins qu'il n'eſt pas audeſſus de la portée d'un chacun, & que toute perſonne, de quelque ſexe & condition qu'elle ſoit, peut y trouver aiſément une utile inſtruction.

Chacun eſt intereſſé à conſerver ou à rétablir ſa ſanté, ou celle des perſonnes auſquelles il prend part ; à faire choix de ceux qui ſont les plus capables de parve-

nir à ce but ; à savoir la conduite qu'on doit observer dans les cas de maladie ; à connoître & empêcher les abus qui se glissent alors, & les dangers auxquels souvent on se trouve exposé, lorsque ces abus ont une fois prévalu.

C'est pour les détourner, les prévenir, & mettre le public au fait de ces connoissances que je me suis proposé d'entrer à ce sujet dans un petit détail, qui loin d'être ennuyeux, servira, comme je l'espere, d'un honnête délassement, ou d'une espece d'amusement curieux, & profitable à ceux qui voudront bien le lire.

Je divise l'Ouvrage en trois Parties.

Dans la premiére, je fais sentir l'idée qu'on doit avoir de la

vraie Médecine, & combien elle doit lui être avantageuſe, puiſque ſon origine émane de Dieu même.

J'entre enſuite dans le détail des prérogatives de l'Homme qui en eſt le ſujet, & qui y eſt repreſenté comme un petit monde, y joignant un paralelle de ce qui lui eſt de plus commun avec le grand monde.

Enſuite on y reconnoît l'excellence de la fin que la Médecine ſe propoſe, qui eſt la conſervation ou le rétabliſſement de la ſanté conſiderée dans ſes trois états differens, ou comme preſente & vigoureuſe, ou comme chancelante & menacée, ou enfin comme abatuë & détruite.

J'y fais connoître que la Me-

decine, loin d'être une ſcience conjecturale & trop bornée, eſt au contraire une ſcience ſolide & vaſte par l'étenduë de ſes connoiſſances.

Enfin que cette même ſcience eſt d'autant plus recommandable, qu'elle eſt difficile à cultiver, & délicate dans ſa pratique.

Dans la ſeconde partie qui eſt beaucoup plus abregée, j'y donne l'idée, & j'y dépeins les caracteres du vrai Medecin, de l'Empyrique & du Charlatan, en quoi il ſera facile de les diſtinguer, & de ſentir la difference que l'on en doit faire.

Dans la troiſiéme Partie, j'entre dans le détail des differens abus qui ſe gliſſent, tant pour l'exercice de la Medecine, que pour

la conduite des malades. J'en tire la source, & de la part des membres de la Medecine, & de la part du public ; ensuite je fais connoître les abus particuliers, occasionnés de la part des malades, des assistans, & du défaut des secours exterieurs.

Je tâche enfin de répondre à differentes objections que l'on fait pour l'ordinaire sans beaucoup de fondement, & par ces mêmes reponses je combats encore d'autres abus generaux.

Mon dessein & mon travail ne seront pas infructueux, s'ils peuvent contribuer à la réforme des abus susdits, & au soulagement des malades, pour lesquels je m'intereſſe particuliérement.

Joüiſſez-en vous-même, LECTEUR, & tâchez, dans l'occaſion, d'en faire un bon uſage.

PREFACE.

LA VRAIE MEDECINE considerée en elle-même n'a besoin ni d'apologie, ni d'éloge, aprés celui que l'Esprit Saint en a fait au livre de l'Ecclésiastique en ces termes.

Rendez au Medecin l'honneur qui lui est dû, parce qu'il est nécessaire: c'est le Très-Haut qui l'a créé... Toute Medecine vient de Dieu, & elle recevra des presens du Roi... La science du Medecin l'élevera en honneur, & il sera loué devant les Grands.... C'est le Très-Haut qui a produit de la terre tout ce qui guérit, & Eccli. 38. v. 1. 2. 3. 4.

l'homme ſage ne s'en éloignera pas...

Ibid. v. 6. 7. Dieu a fait connoître aux hommes la vertu des plantes, le Très-Haut leur en a donné la ſcience, afin qu'ils l'honoraſſent dans ſes merveilles... Il s'en ſert pour appaiſer les douleurs & guerir leurs maladies; ceux qui en ont l'art, en font des compoſitions agréables, & des onctions qui rendent la ſanté, & ils diverſifieront leurs compoſitions en mille maniéres.

Il paroît que le même Oracle a eu particuliérement le Medecin en recommendation, & qu'il veut qu'on en faſſe une eſtime ſinguliére, lorſqu'il répete & ajoute ces paroles.

Donnez lieu, & adreſſez-vous

au Medecin... Car c'eſt le Seigneur qui l'a créé, & qu'il ne vous quitte point, parce que ſon art & ſes ſoins vous ſont néceſſaires.... Il viendra un tems que vous tomberez entre leurs mains, pour pouvoir recouvrer la ſanté. *Ibid.* vſ. 11. 12. 13.

Après une ſemblable recommandation, toute apologie paroîtroit inutile, ſi cet état ſi noble, ſi relevé, ſi eſſentiel, ſi néceſſaire au ſoulagement & à la conſervation du genre humain, ne ſe trouvoit comme en quelque ſorte avili & décrédité par quantité d'abus qui s'y ſont gliſſez, & ſur tout par un Charlatanisme, qui n'eſt maintenant que trop toleré & trop étendu.

La vraie Medecine que nous

appellons Dogmatique ou élective, parce qu'elle fait choix de tout ce qui est de meilleur, fondée sur les grands principes de la droite raison & de l'expérience, telle qu'elle est exercée par les habiles Maîtres de l'art, devroit avoir autant de partisans, qu'il y a d'amateurs de la vie & de la santé.

Il est vrai qu'elle en trouve parmi ces hommes prudens, chez qui les sciences & les beaux arts trouveront toujours des protecteurs zelés, en quoi ils rendent justice à cette science si avantageuse, dont les vûës ne tendent qu'à la conservation de l'homme, & par consequent au bien public & particulier.

Mais comme ces genies non

moins équitables qu'éclairés, se trouvent de beaucoup inférieurs en nombre à ceux, qui communément sujets à l'erreur, paroissent favoriser l'Empyrisme, & entraîner par leurs suffrages un public encore plus aveugle, ou plus bizarre, j'ai crû qu'il étoit à propos de guérir l'aveuglement de ceux-ci, & de rectifier le vice d'une préférence si peu legitime, si erronée, si mal placée, en les engageant tous à peser dans une juste balance, après un éclaircissement convenable, les prérogatives & les avantages des Medecins dogmatiques sur les Empyriques, & quelle utilité le public, & eux mêmes peuvent en recevoir.

Heureux si par mon dessein,

ce public trop prévenu, quoiqu'à son desavantage, pouvoit une bonne fois dessiller ses yeux fascinés depuis si long-tems, & s'appercevoir du danger certain, auquel il a la foiblesse de s'exposer si legerement.

C'est ce qui m'a engagé à hazarder ce petit essai, dans lequel j'ai crû devoir m'énoncer en langue vulgaire, tant pour l'instruction d'un chacun, que pour éviter par ce moyen plusieurs termes de l'art, lesquels dans un langage moins familier seroient certainement au-dessus de la portée d'une partie des Lecteurs.

Au surplus comme l'Amour de la vérité & de la justice, un zele très-sincere pour le bien & la conservation publique, & pour

l'avantage de mes chers Compatriotes en particulier, joints à l'honneur de la Profeſſion, ſont les ſeuls motifs qui m'ont fait agir; j'eſpere que le Lecteur équitable & bienveillant ne les deſapprouvera pas, & que l'amour ſeul de la vérité le portant à lire ce petit Ouvrage, il reconnoîtra qu'au moins elle y ſupplée au défaut d'érudition.

LE TRIOMPHE DE LA MEDECINE.

PREMIERE PARTIE.

Des prérogatives, de l'excellence, & des avantages de la vraie Médecine.

DE TOUTES LES connoissances humaines, il n'en est point, sans contredit, de plus interressante que celle qui contribuë spécialement & efficacement à notre propre conservation.

Sans rien diminuer des éloges dûs à toutes les autres qu'on a tâché de perfectionner, j'ose néanmoins avancer avec assurance, qu'elles ne sont qu'accessoires, & qu'on ne peut

les préferer à celle dont je traite ; les unes & les autres n'aboutiſſant, ou qu'à procurer quelques avantages exterieurs, ou qu'à ſatisfaire la curioſité.

L'inſtructif, le ſatisfaiſant, mais plus encore l'utile & le néceſſaire ſe trouvent renfermés dans la ſcience pratique de la Medecine, qu'on peut regarder comme *Divine* dans ſa ſource, *Noble* dans ſon objet, *Excellente* dans ſa fin, *Vaſte* par l'étenduë de ſes connoiſſances. Science qui en renferme pluſieurs autres ; qui joint l'utile à l'agréable, & le néceſſaire à l'utile. Science qui juge de la ſanté ou de la maladie, de la vie ou de la mort. Science fertile en conſeils pour la conſervation de la ſanté, & qui ſçait apporter du ſecours aux infirmités réparables. Science enfin établie de Dieu même pour la conſervation de ſon chef-d'œuvre.

Elle eſt à la vérité difficile à cultiver, & très-délicate dans ſa pratique ; mais c'eſt ce qui doit en rehauſſer le

prix, c'eſt ce qui doit en augmenter l'eſtime, & la rendre plus recommandable.

Reprenons en particulier ces differens attributs, pour les mettre dans un plus beau jour, & en faire ſentir les grandes prérogatives.

CHAPITRE PREMIER.

DE L'ORIGINE DE LA MEDECINE.

Qu'elle tire ſa ſource de Dieu même.

LA conſervation de la vie & de la ſanté a de tout temps été le premier objet des ſoins, des travaux, de l'induſtrie des hommes. *Primùm eſt vivere.*

C'eſt pour cette fin qu'eſt établi l'uſage d'une partie des Etres créés, ſoit pour la nourriture, ſoit pour le vêtement, ou pour le ſoulagement de l'homme dans ſes travaux.

Les remédes deſtinés à rétablir cette

même santé lorsqu'elle se trouve altérée, sont particulierement du ressort de la Médecine.

J'ai dit qu'elle émanoit de Dieu même, & sans qu'il soit besoin de répéter ici le Texte sacré, cité dans la Préface, j'ose avancer que c'est un present de sa bonté, que c'est par elle qu'il fait éclater sur nous une partie de ses misericordes.

A peine le genre humain fut-il submergé par un arrêt de sa juste colere, qu'il plût à sa tendresse paternelle contracter avec la seule famille, dont la vertu fut épargnée, cette alliance constante jusqu'à nous, qui ramenant la sérénité, rétablit l'homme dans ses droits, le multiplia dans le sein de la fécondité, fit tout revivre pour l'usage de ce même homme qu'il avoit établi Roi sur toute la terre.

Elle n'en bannit pas, il est vrai, les infirmités, lesquelles se multipliant à proportion de la décadence de la justice originelle, firent sentir à l'hom-

me superbe ou peu reglé, qu'il ne pouvoit se soustraire à la subordination de son Créateur, mais que cependant il devoit tout attendre de ses bontés.

En effet, si la divine sagesse, se sert de temps en temps des maladies, comme d'autant de verges, pour punir les déréglemens des hommes, ou comme d'un frein pour réprimer la fougue de leurs passions, la même main guidée d'abord par sa justice, bien-tôt après par son plus tendre amour, ne leur fournit pas moins les motifs de reconnoissance, qu'elle leur a fait sentir ceux de la crainte.

Comme auteur de la nature il aime à se servir des causes secondes, auxquelles il a transmis, pour ainsi dire, une partie de ses droits: c'est pourquoi toutes les productions émanées de sa seule parole, tant dans les airs, que sur la surface de la terre, & dans ses entrailles les plus secrettes, sont autant d'amples moyens de soulagemens pour l'homme, qu'il semble lui

avoir comme prodigués, & que sa clémence ne veut pas non plus qu'il néglige.

Tous ces secours tirés des volatils, des végétaux, des animaux, des mineraux, sont faits & destinés pour lui, tout cela lui est accordé, & pour ainsi dire, abandonné à sa discrétion.

Cependant comme il fait dépendre le succès ou l'inutilité, pour ne pas dire le préjudice que ces mêmes productions peuvent occasionner, du bon ou mauvais usage qu'on en fait, pour en prévenir les inconvéniens, il a suscité des hommes éclairés, studieux, attentifs observateurs, capables d'en faire une application juste, proportionnée, méthodique.

Ces hommes sincérement touchés de la triste situation des infirmes, & des dangers auxquels ils les voyoient journellement exposés, se sont entiérement dévoués à leur conservation & rétablissement, & n'ont rien négligé pour les soulager.

Veilles, Examens ſérieux ſur chaque maladie, & ſur les divers accidens & ſymptômes qui l'accompagnent, ou qui la ſuivent ; Application à connoître & à diſtinguer les differens tempéramens ; Annotations converties par de longues & fréquentes expériences en aphoriſmes ou maximes preſque toujours conſtantes ; Etude de la ſtructure du corps humain ; Détail de ſes parties intérieures ; Attention ſur les cauſes externes ou internes qui pouvoient donner occaſion à leur dérangement & former les maladies ; Recherche des préſervatifs ; Emploi & uſage méthodique des ſecours propres à leur guériſon, ſecours tirés tant des differentes productions de la nature, de leur choix, de leur préparation, que d'une induſtrie particuliére.

Tout a été mis en œuvre par ces Grands Hommes, dont les ſuccès ont immortaliſé les noms, & auſquels les Nations par une juſte reconnoiſſance ont déferé les premiers honneurs.

A ces premiers Auteurs de la Médecine qui ont si bien fait profiter le talent qu'ils avoient reçu, le Ciel a fait succeder d'autres genies encore plus éclairés, lesquels ayant plus de talens, les firent fructifier au double.

Ceux-ci par des recherches d'autant plus exactes qu'ils avoient plus de lumiéres, ont découvert ce que la nature avoit voulu cacher aux premiers Maîtres de l'art.

Ces connoissances qui ont passé d'âge en âge, se sont tellement accruës jusqu'à nous par la réunion d'autres découvertes confirmées par autant d'expériences qu'on doit se flatter de pouvoir agir par des principes solidement établis, nous pouvons en quelque sorte l'assurer.

La structure du corps humain s'est dévoilée à nos yeux; Ses ressorts les plus cachés nous sont découverts par le tranchant anatomique. Nous lisons dans les secrets de la nature par les yeux perçans de la Physique. Tous les

trésors

tréſors de la nature, tant ceux qu'elle produit au dehors, que ceux qu'elle renferme dans le ſein de la terre, & qui paroiſſent les plus inſcrutables & les plus inalterables, ne peuvent plus réſiſter au furet du feu ſubtil de la Chymie, non plus qu'à la force des diſſolvans; ils ſont obligés, en ſe décompoſant, de nous accuſer tous leurs principes, ſans en excepter les plus volatils.

Les élémens eux-mêmes, ne ſont pas à l'abri des découvertes; & l'air, quoi qu'inviſible, mais contraint de céder à l'aſpiration de la pompe, & à l'épreuve du Barometre & du Thermometre, eſt obligé de convenir de ſa peſanteur, auſſi-bien que de ſon elaſticité; s'il fait quelque impreſſion ſur les Corps, par ſes qualités propres, ou acquiſes, nous ſçavons à quoi en attribuer les cauſes.

C'eſt par autant de differens moyens, que nos Heros des derniers Siécles, ſecondés par ces dignes artiſtes non

moins adroits que laborieux, ont couronné le grand œuvre de la Médecine: C'eſt ainſi qu'ils l'ont exaltée juſqu'au premier rang; Qu'ils en ont fait une ſcience des plus inſtructives, des plus ſatisfaiſantes, des plus utiles, des plus intereſſantes, des plus ſublimes, des plus dignes enfin de toute l'attention de l'eſprit humain.

C'eſt ainſi qu'ils ont juſtifié qu'une ſcience auſſi vaſte, à laquelle toute la Nature ſe découvre à nud, ne pouvoit avoir pour principe que l'Auteur même de la Nature, qui ſemble aſſez l'avoir adoptée, tant par les progrès qu'il lui a facilités, que par les bénédictions qu'il répand journellement ſur ceux qui l'exercent avec honneur, ſur-tout dans la vuë de lui plaire, comme au Créateur de ce noble objet de la Médecine, qui va faire le ſujet curieux du Chapitre ſuivant.

CHAPITRE II.

DE L'OBJET DE LA MEDECINE.

Que son Objet est des plus nobles.

LA Médecine ayant pour Objet ce que l'homme a de plus précieux, ce qui constituë l'homme même, je veux dire sa vie, sa santé, la conservation de son être, l'entier & parfait usage de toutes ses fonctions; C'est avec justice qu'on doit le regarder comme des plus nobles; Soit qu'on considere l'homme vivant par rapport à son origine, Soit qu'on l'examine par sa propre constitution.

Si l'on en considere l'origine, il est vrai qu'on le trouvera formé d'un limon, mais d'un limon pétri, perfectionné, annobli par la main du Tout-Puissant, animé de son souffle,

orné d'un esprit éclairé, capable des plus sublimes contemplations.

Chef-d'œuvre qu'il a établi Roi de l'Univers, qui tout vaste qu'il est n'a été fait que pour lui; Qu'il a créé à son image, & auquel il a voulu lui-même ressembler, par la forme humaine dont il s'est revêtu; Qu'il a enrichi du trésor de sa grace; Qu'il a aimé jusqu'au point de vouloir en être véritablement aimé: Ajouterai-je pour dernier caractere d'une tendresse extrême, qu'après sa chûte, il a voulu lui-même en être le Rédempteur pour lui conserver, disons mieux, pour rétablir son droit sur l'héritage qu'il lui a donné, qui n'est autre que sa possession, voulant lui-même être sa derniere fin, comme il en a voulu être le premier principe.

Voila l'homme considéré en peu par rapport à son origine.

Sa propre constitution qui nous le represente comme l'ouvrage du

Créateur, mérite le surplus de notre attention & de nos égards.

Excepté l'Homme, un chef-d'œuvre semblable ne se découvre point dans toute la nature.

Un Corps, parfait assemblage d'organes d'une extrême délicatesse, doués d'un sentiment vif & exquis... Une Ame toute spirituelle douée de raison, de conception, de volonté, de discernement, & de choix;... C'est de l'union intime de ces deux substances que resulte le Corps humain vivant; Voilà l'homme.

Il n'est pas difficile, je crois, d'en concevoir une idée noble, on se sent même comme forcé de le faire.

Mais si nous considerons de plus près tout ce qui est de relatif entre l'homme & le grand monde, Alors saisis d'admiration, nous conviendrons que c'est avec justice qu'il est appellé le monde en racourci, ou petit monde (*Microcosmus*) puisque nous y remarquons une conformité

ſenſible des principaux phenomenes, & qu'il ne ſe paſſe preſque rien de conſiderable dans ce vaſte Univers dont nous ne découvrions l'abregé dans les bornes étroites du Corps humain.

D'abord l'homme joüit à l'extérieur, ainſi que le Grand Monde, du même Soleil, du même air, des mêmes élemens, du même retour des aſtres & des ſaiſons pour ſon uſage particulier, en ayant beſoin l'un & l'autre pour contribuer à remplir leurs fonctions.

Si l'aſtre lumineux du Firmament, que quelques-uns appellent l'ame du monde, ne ſert pas moins par ſes rayons à échauffer dans ſon tems, qu'à éclairer la terre, & s'il contribuë par le dévelopement & l'exaltation des ſucs de cette mere nourrice, à la végétation & à l'accroiſſement des Plantes,... l'Ame de l'homme, ce Soleil encore plus lumineux & plus agiſſant, toujours

attentive aux besoins de sa demeure, sçait, dans les mouvemens volontaires, distribuer à propos les rayons des esprits, qui dardez avec autant, ou plus de promptitude, ne sont pas moins propres à porter la chaleur & le sentiment dans toutes les parties, que nécessaires à la perfection du chyle & de la lymphe, qui sont les sucs nourriciers, & vegetatifs du Corps humain.

Si quelquefois cet Oeil celeste devient contraire & mal faisant, lorsque parvenu au suprême degré de son élevation, il nous regarde du haut de son Apogée d'un œil plus fixe, dessèche nos côteaux, brûle nos campagnes, en désole toutes les beautez, laisse à peine respirer les Mortels, qu'il abat par l'ardeur d'une soif excessive... De même l'Ame voulant trop s'élever, devenuë trop altiere, & comme forcenée par la fougue des passions, sur-tout d'une colere outrée, porte le trouble &

l'incendie par tout le Corps, juſques-là, qu'allumant par ce premier feu, ce qui peut exciter une fiévre ardente, qu'une ſoif inſatiable accompagne toujours, Elle ne tarde pas à détruire le plus beau coloris, deſſeche & conſume dans peu cet humide radical, qui d'abord a réſiſté à ſes premieres ardeurs.

La moyenne région de l'air eſt tantôt agitée par des vents impetueux qui font retentir leurs ſifflemens aigus dans tous les lieux circonvoiſins, & font d'autant plus d'efforts & de violence, que la réſiſtance opposée eſt grande... Tantôt elle eſt obſcurcie par des nuages épais, formés par les couches differentes des exhalaiſons entaſſées les unes ſur les autres, dont le choc mutuel venant à développer les matieres ignées qui y ſont contenuës, contribuë avec l'air qui y eſt reſſerré, à la formation des éclairs & du tonnere, & nous menace ſouvent d'orages toujours ruineux... Ainſi & de même le cen-

tre du bas ventre, sur-tout chez les hypocondriaques, est souvent inquieté par des tourbillons de vents qui en parcourent avec bruit toute la région, non sans de vives secousses; Ajoûtez cet amas d'humeurs fermentatives, dont les vapeurs comme autant de nuages, se portent tantôt vers la plus haute région, ce qui fait que la raison se trouve obscurcie par l'alteration du cerveau, tantôt se précipitant vers la plus basse, elles y préparent des ravages dont les suites sont toujours à craindre.

S'il s'éleve continuellement de la terre des exhalaisons abondantes, les unes plus sensibles que les autres... Nos Corps ne transpirent-ils pas à chaque instant, quelquefois par des sueurs très-sensibles, plus souvent par une insensible transpiration, qui se fait si abondamment, même dans l'état le plus naturel, que suivant le calcul de l'exact *Sanctorius* dans sa Médecine Statique, la seule trans- *Aphor. 28. Sect. 1.*

piration insensible nous dégage plus que toutes les évacuations sensibles réünies; & par une supputation faite de la nourriture qu'on prend avec les évacuations qui succedent. Il dit qu'on perd le double & plus par la seule transpiration, que par la voye des selles & des urines, & que plusieurs dissipent en vingt-quatre heures par la transpiration, autant qu'ils rendent en quinze jours par les selles... Sur ce pied, combien grande n'est donc pas l'abondance de cette transpiration.

Ibid. Aph. 59 & 60

On trouve pareillement quelque proportion entre ce qui se presente à notre vuë sur la surface de la terre, ou ce qu'elle produit dans ses entrailles, & ce que nous enviſageons sur l'homme, ou ce qui se passe dans son interieur.

Si la terre nous laisse voir des montagnes, des collines, des valons, des plaines... l'exterieur de l'homme nous presente des éléva-

tions, des talus, des enfoncemens, & des surfaces.

Si l'agréable saison du Printems tapisse de fleurs les prairies, garnit les arbres de verdure, ce qui denote la plus grande vigueur de la terre & de la nature;... Le teint vermeil de la belle jeunesse, & cette chevelure qui se montre & se fortifie par tout où elle doit, nous dénote également la vigueur du temperament & le vrai printems de l'âge.

Que conclure au contraire du changement de cette verdure, ou de la chûte de ces feüilles qui ne fait plus qu'un désert de ces lieux si volontiers fréquentés, sinon l'approche du triste hyver, qui vient couvrir de deüil toute la nature? ... Concluons à peu-près de même des rides, du changement de couleur, ou de la chûte des cheveux, qui nous annoncent qu'une infirme vieillesse, la derniere saison de l'âge, l'ennemie des plaisirs & des jeux,

nous menace de près, & ne nous promet plus que glace & que misere.

Quantité de fleuves & de rivieres serpentent par des canaux differens; Une multitude de fontaines prennent leur source des lieux élevés; Elles agissent toutes de concert pour arroser les campagnes, réparer leur aridité, redonner la vigueur aux plantes, faire tout fructifier, étancher la soif de tout ce qui respire, porter avec soi la fecondité par toute la terre;... Se réünissant ensuite, elles se déchargent avec viteſſe dans le vaste Océan, qu'elles reconnoissent pour leur commun centre.

Ainsi le Corps humain se trouve généralement arrosé par differens fluides qui partant du cœur comme d'un centre élevé & commun, vont par des canaux subdivisez presque à l'infini porter à chaque partie la nourriture convenable, l'humectent, la soûtiennent, la raniment, la forti-

sient, la rendent propre à ses fonctions, tandis que le surplus par sa réünion formant petit à petit de nouveaux ruisseaux toujours plus amples, se décharge ensuite dans de plus grands canaux formés par une semblable réünion des petits tuyaux, & va enfin aboutir au même cœur, comme premier centre.

Les sources simplement aqueuses ne sont pas les seules que la terre nous découvre; Il sort de ses entrailles des ruisseaux chargés de sels de toute espece, & souvent mêlés de soufre plus ou moins volatils, plus ou moins sensibles; Il y en a, dont le degré de chaleur naturelle, jointe à la qualité déterſive de leurs sels lixivieux, les rend propres pour des bains, des douches, des fomentations salutaires, elles guérissent plusieurs maladies... Aussi parmi les récrémens separés de la masse des humeurs, y en a-t-il qui contiennent des sels de l'une & de l'autre espece,

& la serosité qui sort du Corps par la voye des reins & de la vessie, a ce degré de chaleur & cette qualité déterſive, qui n'est point à mépriser pour la guérison de plusieurs maladies, entre autres de celles qui attaquent particuliérement la peau.

Il arrive quelquefois, même dans les plus belles saisons, que les eaux débordent si abondamment, qu'elles inondent les campagnes, désolent les prairies, flétrissent leurs productions, noyent les sucs nourriciers des Plantes, éteignent la chaleur nécessaire à leur maturité, entraînent les terres qu'elles ont détrempées, creusent des ravines, déracinent les arbres, minent jusqu'aux fondemens des édifices, forment des torrens qui ruinent & abattent tout ce qu'ils rencontrent, & portent la désolation par tout.

Il n'arrive aussi que trop fréquemment, & à tout âge, des débordemens dans nos Corps... Les fluxions

& catharres, les rhumatiſmes, les hydropiſies en ſont autant d'eſpeces generales ou particulieres.

Ces ſortes d'inondations ne ſont pas moins de ravages dans le Corps humain, que les débordemens d'eau en cauſent ſur la terre, puiſque ces humeurs ſe répandant, Tantôt ſur la membrane commune des muſcles, elles en affoibliſſent le tiſſu, énervent le mouvement muſculaire ; Souvent par leur acrimonie, elles irritent & cauſent des douleurs ſi vives, ſi aiguës, ſi fréquentes, qu'elles exercent long tems la patience de ceux qu'elles affligent ; Tantôt ſe portant ſur les corps glanduleux, elles en dérangent les filtrations, ou en alterent & vicient les ſucs... Si elles s'épanchent ſur les Parties nobles, elles y cauſent encore de plus grands ravages, & deviennent même capables d'en ſupprimer les fonctions... Si rompant leurs barriéres, ces ſeroſités viennent à inonder toute la ca-

pacité du bas-ventre, alors minant tous les viſceres & détruiſant la chaleur naturelle de ces Parties, elles déroutent la circulation, s'oppoſent à la perfection du chyle, & conſequemment à une juſte réparation du ſang & des eſprits; Toute l'œconomie animale ſouffre, les fonctions languiſſent, s'affoibliſſent, les Parties ceſſent de recevoir une nourriture ſuffiſante, & travaillées d'inanition, s'extenuent ſenſiblement; Tout le Corps ruinè petit-à-petit, tombe dans une langueur mortelle.

Le ſein de la terre renferme quantité de mines de Soufre & de matiéres bitumineuſes, liquides ou ſolides, leſquelles faciles à s'échauffer, à s'enflammer, ſervent à y entretenir une chaleur centrale; Quelquefois elles excitent, ſi les circonſtances le portent, des volcans furieux, non ſans beaucoup de riſque.

On doit penſer de même du Corps humain; il renferme des corps graiſ-

feux

ſeux qui tapiſſent preſque toute la ſurface intérieure de la peau, garniſſent abondamment l'épiploon, qu'on appelle vulgairement la toilette, enveloppent les petits reins dits ſuccenturiaux... Ces corps graiſſeux deviennent fuſibles dans les maladies que nous appellons colliquatives, qui ſont un acheminement au maraſme ou totale extenuation.

Leur uſage principal eſt pareillement d'entretenir la chaleur, auſſi-bien que la ſoupleſſe des viſceres & des parties qu'elles couvrent... Ajoûtons l'humeur bilieuſe, ſi facile, ſi prompte à s'échauffer dans ſon propre foyer, combuſtible au feu, capable d'occaſionner des tranſports furibonds, lorſque par ſon excès & ſa grande exaltation, elle vient à enflammer le ſang par une fermentation exceſſive.

On admire avec ſurpriſe toutes les differentes concretions que la terre forme dans ſon ſein, ou que

sa surface nous presente ; les plus ordinaires sont ces amas prodigieux de pierres & de cailloux de toute espece.

Doit-on être moins surpris des concretions fréquentes & des calculs ou pierres si differentes en couleur, en figure, en solidité, qui se forment dans le Corps humain, mais à son malheur, non dans une seule partie spécialement affectée, telle que les reins ou la vessie, où elles se trouvent plus ordinairement, mais encore dans les parties qui paroissent les plus impénétrables, ou les moins exposées, telle que la substance du foye, la superficie des lobes du poulmon, où je puis attester en avoir vû ; le cerveau même, où l'on a trouvé la glande pineale petrifiée, on voit aussi à l'exterieur des concretions pierreuses ; Nous en remarquons aux jointures des mains des Goutteux, dont l'espece de Goute est dite noüée, & qui par-là devient d'au-

tant plus incurable.

Les secousses violentes d'un tremblement de terre jette quelquefois les Mortels dans une épouvante horrible... On peut apporter pour cause de ce Phenomene l'abondance & la rarefaction des matiéres subtiles, nitreuses, alkalines & sulphurées trop étroitement resserrées dans quelque partie de la terre, lesquelles faciles à prendre feu, & capables d'explosion, au premier choc qui leur est communiqué par quelque cause que ce soit, se débandent avec impetuosité, compriment avec violence un air renfermé, qui lui-même étant élastique & impatient de se remettre en liberté, joint ses forces à la premiere cause, & par-là devient suffisant pour ébranler d'une maniére sensible une partie de notre horizon.

L'homme est également susceptible de fortes convulsions & de tremblemens qui font quelquefois frémir

les ſpectateurs... Ces accidens arrivent de même par l'effarouchement d'une liqueur exploſive, à laquelle ſe joignent des eſprits nitreux, alkalins & ſulphureux volatils de leur nature, mais troublés & agités par une cauſe étrangere, enſorte que ſe portans avec impétuoſité dans les parties, ils écartent les côtez des fibres élaſtiques avec tant de violence, qu'ils obligent leurs extremités toutes étourdies à ſe criſper ſubitement, & à rapprocher avec une viteſſe extrême la partie mobile vers ſon point fixe, ce qui ne peut ſe faire ſans une grande ſecouſſe & un tremblement notable, ce que nous appellons convulſion, & mouvement ſpaſmodique ou convulſif.

On voit avec admiration une petite ſemence, ne portant avec ſoi dans la terre qu'un ſimple germe pour tout principe de fecondité, ſe développer, s'accroître, ſe groſſir, s'élever, ſe fortifier, s'affermir, fruc-

tifier, se multiplier, se perpetuer dans son semblable, & tout cela par les simples sucs de la terre mis en mouvement, échauffés, fermentés, épurés, subtilisés, filtrés, pompés, fixés derechef & consolidés.

Mais qui n'admirera cent fois plus encore le principe de l'homme renfermé dans des bornes aussi étroites que celles d'un petit œuf, qui ne recevant d'abord d'autre fecondité que de l'esprit seminal de l'homme communiqué à la femme par l'approche des deux sexes, acquert dans le sein de la mere la forme de son semblable... Il en sort comme le nouveau germe sort de la terre, pour prendre avec moins d'obstacle toutes ses dimensions & acquerir toutes les autres propriétés qui lui sont communes avec les végétaux par les mêmes loix de la nature communiquées à la liqueur nourriciere que la mere lui fournit; mais qui de plus, par une fecondité surabondante, jouit du sen-

timent & du mouvement progressif, & devient par un principe surnaturel capable de discernement, d'industrie, de réflexion, de docilité, de tendresse, & par toutes ces belles dispositions, propre à devenir utile à la Societé.

Je ne finirois point sur le paralelle de l'homme avec le grand monde, si je voulois entrer dans un détail circonstancié de tous les rapports qu'on peut y trouver ... Mais comme je me suis déja assez étendu dans ce Chapitre, j'ajouterai seulement qu'on découvre encore en racourci dans le Corps humain ce que la belle Mechanique nous offre de plus curieux ... Joints ou Articulations, Forces de Leviers, Régles de mouvement, Statique, Hydraulique, Optique, tout cela s'y rencontre avec toutes les proportions Geométriques qui y sont exactement observées.

A l'aspect de tant de merveilles dans la structure de l'homme vivant,

peut-on se défendre, ou pour mieux dire, n'est-on pas forcé de convenir que de tous les Etres sensibles il n'en est point de plus régulier, de plus achevé, de plus admirable, & de plus noble que ce Chef-d'œuvre parfait que la Médecine a précisément en vûe, & dont la conservation est l'unique fin qu'elle se propose ; voyon l'excellence de cette fin.

CHAPITRE III.

DE LA FIN DE LA MEDECINE.

Que cette Fin est excellente.

L'Objet de la Médecine étant des plus nobles, la fin qu'elle se propose ne peut être qu'excellente.

Cette fin principale à laquelle aboutissent toutes ses attentions & ses soins, c'est la conservation, ou le rétablissement de la santé, qu'on

peut considerer en trois états differens,... Ou comme presente & vigoureuse,... Ou comme chancelante & menacée,... Ou enfin comme abattuë & détruite.

Si elle est presente, la Médecine coopere à son entretien & à sa conservation, tant par ses avis salutaires, que par les connoissances qu'elle donne de tout ce qui peut favoriser cet heureux état... Connoissances prises du choix de l'air, du régime, des exercices convenables, & de tout ce qui est analogue & propre à la situation presente : Elle a soin aussi de proportionner les réparations à ce qui s'échape continuellement de nos Corps, ou à entretenir exactement les evacuations nécessaires.

Si la santé devient chancelante, alors la Médecine qui prévoit le danger, sçait user de précautions, non seulement pour affoiblir l'ennemi qui menace, mais pour le dérouter & le mettre en fuite ; Après quoi

mettant en œuvre les Préservatifs, elle fortifie de plus en plus son sujet, pour le mettre à l'abri d'une seconde insulte.

Mais si par la surprise d'un puissant ennemi, ou par une négligence toujours blâmable, la santé se trouve enfin abattuë ou détruite ; la Médecine toujours compâtissante & active, redouble en ce cas tous ses efforts pour surmonter, s'il est possible, ce dangereux adversaire, ou l'obliger au moins à une capitulation favorable ; à cet effet elle met tout en œuvre.

1°. De la part du Médecin... Elle l'engage à des visites plus fréquentes, à des soins plus assidus, à des complaisances légitimes, à observer tout ce qui se passe à l'égard du Malade, à des réflexions sur le passé, le present & l'avenir, & à donner des ordres pour pourvoir à tout.

2°. De la part du Malade... Elle l'exhorte d'abord à la patience, &

à ne point aigrir le mal par des troubles d'esprit ou des agitations volontaires; ensuite a la confiance & à la docilité, tant envers le Medecin, qu'envers les Infirmiers ; à l'exactitude à prendre regulierement & à propos ce qui lui est prescrit, ou d'ailleurs nécessaire ; enfin à se contenir selon qu'il convient.

3°. De la part des assistans, ou des personnes qui prêtent leurs secours. Elle les invite à être doux & compatissans envers les infirmes, mais non pas avec cette molle complaisance qui accorde plus qu'on ne doit, & qui loin d'être avantageuse au malade, lui devient souvent préjudiciable. Elle les invite de plus à être assidus, exacts, veridiques dans le rapport qu'ils font au Medecin sur ce qui s'est passé pendant son absence, afin qu'il en tire d'autant mieux ses indications ; à servir proprement & ponctuellement le malade aux heures prescrites, & à ne parler devant lui qu'à propos.

4°. Enfin de la part des secours extérieurs. Elle fait connoître qu'on n'en doit épargner aucun de ceux qu'on juge nécessaires pour récuperer ce précieux tresor de la santé, aussi sçait-elle les rassembler en temps & lieu.

Secours tirés de ce qui doit servir à substanter le malade, ou à le garantir des injures extérieures. Secours empruntés de la Chirurgie, de la Botanique, de la Pharmacie, de la Chimie. Vegetaux, Animaux, Metaux, Mineraux, preparation de chacun de ces genres, modification, formules de toute espece, tout est mis en usage. Il faut surmonter le mal, la Medecine fait ce qu'elle doit; mais s'il est invincible, elle fait tout ce qu'il faut pour le forcer au délai, ou du moins pour rabattre ses fureurs, & mitiger les symptômes urgens.

Par de pareils efforts elle ne merite pas moins les éloges qui lui sont dûs, elle n'a pas moins combattu pour le

rétabliſſement de la ſanté, c'eſt toujours ſon unique but, c'eſt la derniére fin qu'elle ſe propoſe ; c'eſt ce même treſor auquel elle aſpire, & pour qui elle ſacrifie tous ſes travaux.

Mais quel treſor ! c'en eſt un avec lequel les autres biens de la vie ne doivent point entrer en comparaiſon: la vie même ſans la ſanté eſt peu de choſe, puiſque, comme dit un Ancien, *vita non eſt vivere, ſed valere.*

Seneque Epit.

Et pour mieux le faire ſentir, mettons en paralelle tous les talens & tous les autres avantages de la vie ; à quoi ſerviront-ils ? Quels fruits en pourra-t-on tirer, ſi la ſanté ne les accompagne par tout, & ne les favoriſe?

Talens de l'eſprit... Je veux qu'ils ayent été cultivés à la faveur d'une ſanté primitive,& d'une organiſation conforme & légitime ; C'eſt donc à elle à qui on en eſt redevable. Mais ſi nonobſtant ces heureuſes diſpoſitions de l'ame,les organes viennent à s'affoiblir par le défaut de cette ſanté, que

deviendront toutes ces belles lumiéres? Auront-elles tout leur éclat durant la maladie? Nullement; ce ne sera que le rétablissement de la santé qui leur rendra leur premiére vigueur, & qui pourra y ajoûter un nouveau brillant.

Avantages du côté du corps. L'éclat exterieur, la régularité des traits, l'agilité, la souplesse, la dexterité ne tiennent pas long-tems, lorsque la santé ménace ruine: si tous ces avantages subsistent ou se reparent, ce n'est qu'à son maintien ou à son rétablissement qu'ils en sont pareillement redevables.

Avantages du côté des biens de la fortune... Honneurs, Dignités, Emplois... Les Infirmes ne sont gueres sensibles aux premiers, ils sentent même assez leur foible; Ils sont encore moins en état de satisfaire aux devoirs des seconds.

A l'égard des richesses, à quoi leur servent-elles? Eux qui ne peuvent en

faire usage, & qui voudroient pouvoir acheter la santé au prix de ces mêmes biens.

Etre au milieu de l'abondance, & ne rien appéter; avoir une table garnie des mets les plus exquis, & trouver tout insipide; se trouver dans le centre des plaisirs sans pouvoir en goûter aucun; paroître dans l'éclat & la magnificence, & être accablé de langueur & d'ennui, voilà le sort d'un homme aisé, mais infirme. Il a de quoi se procurer une grande partie des agrémens de la vie, cela est vrai; mais la santé lui manque, & tout lui repugne: il vit, mais il ne jouit pas même de la vie.

Si nous envisageons au contraire quelqu'un jouissant d'une pleine santé, quoique dénué des avantages susdits, On y voit le contentement & la joie peints sur son visage; un esprit gay, une humeur enjouée regne toujours chez lui: son appetit lui tient lieu de mets exquis, la nourriture lui pro-

ſte, il goûte autant de plaiſirs qu'il a de ſens, & les goûte dans toute leur étenduë. Diſpos, & propre à executer ce qu'il entreprend ſuivant ſa portée, la ſanté lui tient lieu d'abondance; Il vit, & vit content de ſon ſort.

Quel treſor n'eſt-ce donc pas que la ſanté, & quelle eſtime ne doit-on pas faire d'une ſcience qui fait ſon capital de la conſerver ou de la rétablir.

Mais par quelle vaſte étenduë de connoiſſances la Medecine ne nous conduit-elle pas à cette noble fin? C'eſt ce que nous allons développer dans le Chapitre ſuivant.

CHAPITRE IV.

Que la Medecine eſt une ſcience ſolide & vaſte par l'étenduë de ſes connoiſſances.

LOin que la Medecine agiſſe au hazard, comme pluſieurs ſe l'imaginent; On doit croire au contraire qu'elle ne manque pas de lumieres pour agir avec aſſurance, puiſqu'elle renferme un ſi grand nombre de connoiſſances, qu'à peine la vie de l'homme fournit-elle un tems ſuffiſant pour les acquerir... Auſſi ce Vieillard vénerable qui fut ſurnommé Divin, ce premier Heros de la Medecine qui en connoiſſoit l'étenduë & les difficultés n'a pas héſité de commencer ſon excellent Livre des Aphoriſmes, qui ſont autant d'Apophtegmes ou de Sentences, par dire que la vie étoit courte, & que l'Art étoit long. *Vita brevis, ars longa.* En

Hippoc. Aph. 1. ſect. 1.

En effet, soit qu'on considere tout ce dont elle traite, soit qu'on ait égard à toutes ses observations, soit qu'on jette les yeux sur le prodigieux nombre d'experiences qu'elle a faites sur toute sorte de sujets; on trouvera que c'est un Ocean à approfondir; qu'il y a de quoi occuper l'homme le plus laborieux pendant un grand nombre d'années.

On me dira peut-être: Si la Medecine agit par des principes certains, avec des lumieres si sures, Pourquoi tant de succès manqués? Pourquoi des prognostics souvent si contraires à l'évenement?

Ce n'est point encore ici le lieu de repondre aux objections, cela m'écarteroit trop de mon sujet; je renvoye le Lecteur à la derniere partie de cet Ouvrage destinée à ces réponses. Je me contente ici de dire qu'on ne doit pas en accuser inconsidérément la Medecine, & que ces defauts ont d'autres sources.

Je reviens à faire connoître l'étenduë des connoissances qu'elle fournit par un abregé succint & methodique de ses differens traités.

Pour entrer dans ce detail. C'est d'abord une maxime reçuë, qu'on commence seulement à devenir Medecin, lorsqu'on finit d'être Physicien : *Ubi deficit Physicus, incipit Medicus.*

Cette belle science supposée acquise, au moins à un certain degré nécessaire à celui qui aspire légitimement à l'étude de la Medecine à laquelle elle donne ouverture ; Alors celle-ci conduisant son Eleve comme par la main, après lui avoir fait developper & demontrer tous les ressorts de son sujet sur le theatre Anatomique, elle commence par lui donner la connoissance de ses principes elementaires.

Connoissance fondée sur une analyse exacte des parties solides ou liquides, operée par le moyen du feu, ce

dissolvant universel ; Sel, Soufre, Esprit, Terre, Phlegme, tout s'y developpe ; elle en fait sentir la nature, les differences, les propriétés, les usages, tant par la force du raisonnement ; que par des expériences réïterées, & toujours confirmées.

De-là passant à l'explication de la structure particuliere du Corps Humain, elle y considere & approfondit tout ce qui entre essentiellement dans sa composition, à quoi elle donne le nom de choses naturelles. Elle y traite des humeurs de toute espece, de leur mutuelle proportion d'où resulte la difference des temperamens & les diverses inclinations du sujet. Elle en découvre l'origine, les filtres, les reservoirs, la route, la nature, les proprietés, les usages : elle fait de même à l'égard des esprits animaux, qu'on nomme archées ou principaux moteurs de toute la machine.

Elle y examine aussi les parties solides ; tant similaires qu'organiques ;

dont la differente conformation les rend propres chacune à des usages particuliers, ce qui établit les facultés, d'où resultent les fonctions qu'elle explique d'une maniere satisfaisante; ensorte qu'on peut regarder cette partie de la Medecine qu'on nomme Physiologie, comme une Physique approfondie convenablement à la nature humaine.

Après avoir donné une notion suffisante de son sujet, ou des choses naturelles qui le composent, elle donne une idée génerale de ce qui peut troubler ou renverser l'ordre de cette composition, ce qu'elle appelle les choses contre nature. Elle y traite en general de la maladie, de ses differences essentielles & accidentelles, des causes generales & particulieres des maladies; des symptômes ou suites necessaires qui en resultent, & qui consistent dans la lésion des fonctions vitales, naturelles ou animales.

Ensuite parcourant les signes, tant

ceux qu'elle appelle diagnoſtics, que les prognoſtics, elle fait connoître le caractere de la maladie, & en preſſentir l'évenement.

Voilà ſur quoi eſt fondée la théorie de la Medecine; Voilà le flambeau qu'elle fournit à ſes éleves, pour les conduire dans la voie droite, & ſans lequel il eſt dangereux de s'écarter; Voilà l'introduction qu'elle ajuge neceſſaire à ſa pratique.

Pour les y conduire par degré & d'une maniere methodique, elle leur fait d'abord ſentir combien le bon ou mauvais uſage des choſes qu'elle appelle non naturelles, peut contribuer ou nuire à la ſanté, & former les maladies.

C'eſt pourquoi entrant dans un détail ſur la temperature ou l'intemperie de l'Air, des Vents, des Saiſons, ſur la nature des Alimens, ſur les differens exercices, ſur la durée du repos, des veilles, du ſommeil, ſur la force des paſſions auſquelles l'homme

est assujetti, sur l'abondance ou la suppression des évacuations qui doivent se faire, ou non, elle en examine & en accuse les bonnes ou mauvaises qualités, la convenance ou disconvenance, en détermine la quantité, la modification, les tems propres, & les bornes.

Ensuite de ce détail & de cet examen, pour prévenir les dérangemens que le mauvais usage de ces mêmes choses pourroit avoir occasionné, ou pour remedier à ces mêmes dérangemens lorsqu'ils sont arrivés, elle en fait connoître les moyens les plus sûrs... Moyens tirés d'abord des indications ou des motifs qui donnent lieu d'agir de telle ou telle maniere; De l'indicant ou de ce qui donne lieu à ces mêmes motifs, & enfin de ce qui est indiqué, tant par les motifs, que par la chose même qui indique.

Sa prudence ayant une fois fixé ses indications prises tant des causes

morbifiques, que des maladies mêmes, ou dérangemens arrivés, soit dans les solides ou dans les fluides, ou même dans tous les deux, & des symptomes ou lésions notables des fonctions vitales, naturelles, ou animales; Fondée sur les motifs qui la font agir, elle va puiser dans les sources qui lui sont reservées, tous les secours dont elle a besoin, soit pour combattre la cause morbifique, soit pour dérouter & affoiblir la maladie, soit pour mitiger & abattre les symptomes les plus urgens.

Mais dans quel vaste champ toutes ces ressources ne se réünissent-elles pas pour satisfaire à ces besoins? .. La Botanique, la Chirurgie, la Pharmacie, la Chymie, les Animaux, les Metaux, les Mineraux de toute espece s'y offrent à découvert, c'est à elle à choisir, & même à les réünir; elle les montre à ses Eleves, elle leur en donne la connoissance, les y fait puiser avec discretion, les instruit

sur leur préparation, & leur enseigne à s'en servir à une dose juste & proportionnée, & à en faire une application convenable & methodique.

Ce n'est pas tout, il faut qu'elle entre dans le détail de toutes les maladies qui peuvent attaquer le Corps humain, depuis le sommet de la tête jusqu'aux extremités, n'y ayant pas une partie, soit similaire ou organique, quelque mince & délicate qu'elle soit, qui ne puisse être affectée d'une maniere particuliere.

La difference du Sexe, des âges, des pays mêmes qui ont leurs maladies endemiques ou particulieres à la Nation, fournit à la Médecine un ample sujet d'un détail particulier, aussi-bien que les maladies venimeuses, contagieuses, hereditaires, & d'autres qu'on appelle épidemiques & sporadiques, qui sont des maladies plus ou moins generales, selon que la cause a plus ou moins de force ou d'étenduë.

A ce détail succint, s'apperçoit-on de la solidité & de la vaste étenduë des connoissances de la Medecine? Est-ce à tort que l'Auteur des Aphorismes a dit que la vie est courte, & l'Art long.

J'ai ajoûté que cette Science en renfermoit plusieurs autres;... Car, outre la Physique dont un Médecin doit se faire une étude particuliere pour en avoir une connoissance suffisante, à pouvoir rendre raison tant des causes externes & internes des maladies, que des fonctions principales du Corps humain d'une maniere qui satisfasse; Il doit avoir au moins quelque notion de l'Optique, pour sçavoir comment se fait la vision, ce qui en peut occasionner les vices ou la privation... De la Catoptrique ou de la Dioptrique, pour rendre raison des differentes modifications, des rayons de lumiere, soit dans leurs réflexions, soit dans leurs refractions, qui se

font differemment suivant la differente disposition du milieu par où ils passent, tels que les tuniques & les humeurs des yeux, ce qui donne lieu à des effets tout differens, en sorte que les uns ne voyent que de bien près, les autres que de loin; les objets paroissent tantôt plus distincts, tantôt plus confus, plus grands ou plus petits, plus proches, ou plus éloignés.

Il doit avoir encore une idée des Méchaniques, sur tout à l'égard des forces mouvantes; les fonctions du Corps humain n'étant operées que par un pur Méchanisme, à l'aide des os, des ligamens, des tendons, des muscles, qui sont comme autant de leviers, de poulies, & de cordages mis en mouvement par le Sang & les Esprits qui y sont poussez mechaniquement, ou qui y sont déterminez par une expresse volonté de l'Ame dans les mouvemens que nous appellons purement volontaires.

L'Hydraulique eſt auſſi de ſon reſſort, pour ſçavoir à propos, & ſuivant le beſoin, régler le cours du Sang & des Liqueurs, tantôt vers les Parties ſuperieures, tantôt vers les inferieures, par le moyen des frictions des ventouſes & ſcarifications, des ſaignées dérivatives ou révulſives, dont celles-ci faites dans une partie oppoſée, détournent le ſang de celle qui ſe trouve engorgée ; Tandis que celles qui ſont dérivatives le déterminent dans la partie même où elles ſont faites, ce qui eſt très à conſiderer dans la pratique, & ce qui mérite ſouvent conſultation... Il en eſt de même des autres remédes tant internes qu'externes... Les Vomitifs déterminent par le haut, les Purgatifs par le bas ; les Sudorifiques & Diaphoretiques détournent du centre à la circonference ; les Aſtringens & les Répercuſſifs rapprochent de la circonference au centre, ce qui ne demande pas moins d'attention.

La Statique & l'Hydrostatique sont le grand point & le but principal de la Médecine pratique, puisque c'est dans la juste proportion des solides & des liquides, & dans leur veritable équilibre que consiste le rétablissement & le maintien de la santé.

J'ajoûte encore que la Medecine joint l'agréable à l'utile, & l'utile au necessaire. En effet quoi de plus agréable, de plus charmant, que toutes ces belles connoissances, sur tout pour ceux qui les ont poussées jusqu'à ce point d'éclaircissement qui les met en état de satisfaire un chacun sur ce qu'il les importe d'être instruits.

Connoître la Nature dans ses productions, dans ses operations, dans ses causes, dans ses effets; Se connoître soi-même, & y reconnoître son Auteur, l'admirer dans sa structure, & s'admirer dans sa sagesse; profiter de ses bienfaits, & le loüer de ses dons, de ses libéralités, de sa magnificence;

Voilà ce qu'insinuë la Medecine. Voilà l'utile. Et l'agreable; Pouvoir cooperer à sa propre conservation & à celle du public; Etre en état de l'aider de ses conseils, soit pour prévenir ou pour soulager ses infirmités; Voilà l'utile & le nécessaire; Voilà la fin de la Medecine; Voilà pourquoi elle a été établie de Dieu même... Y a-t-il donc rien de plus satisfaisant, de plus utile, de plus important, de plus nécessaire?

J'ai donné à entendre qu'elle jugeoit de la santé ou de la maladie, de la vie ou de la mort; C'est un fait qu'il n'est pas difficile de prouver.

Dans cette partie de la Medecine que nous appellons Semeïotique, elle ne se contente pas de traiter des signes & symptômes qui donnent l'indication & la connoissance de la nature & des causes des maladies, lesquels nous appellons signes diagnostics, elle y traite aussi de ceux que nous appellons prognostics, qui font probablement juger quel en sera l'évenement.

Elle y fait connoître celles qui seront d'une longue ou courte durée, celles qui seront sujettes aux recidives; celles qui pourront finir par quelque crise ; celles qui se termineront heureusement; celles enfin qui conduiront indubitablement à la mort.

Au surplus on ne doit pas s'imaginer que ce soient des simples conjectures, elle se fonde sur un grand nombre d'experiences conformes à sa théorie, qu'elles ont du depuis justifiée, en sorte qu'un Medecin qui en est bien instruit, & qui d'ailleurs se rend attentif dans ses observations, peut avec justice aspirer à la qualité qui lui est dûë de Juge de la santé ou de la maladie, de la vie ou de la mort.

Je passe legerement sur ce que j'ai avancé touchant les conseils qu'elle peut donner pour la conservation de la santé ; C'est à elle à declarer ce qui peut y nuire, & à proposer les moyens de l'éviter.

Quant aux secours qu'elle peut

fournir pour les infirmités réparables; elle est pareillement en état d'y en apporter. J'ai dit aux infirmités réparables, car à l'égard des maladies qui sont évidemment censées mortelles; & qui ne peuvent aller loin; il est comme inutile de prescrire des remédes, à moins que ce ne soit pour mitiger quelques symptômes, ou calmer des douleurs trop aiguës, ou pour procurer quelque prolongation, s'il est possible; parce qu'autrement ce seroit les prodiguer à leur desavantage & à celui du Medecin, qui doit savoir que la mort n'admet aucun remede;

Contra vim mortis non est medicamen in hortis.

Et que suivant les Auteurs les plus sensés, *Non sunt infamanda remedia quæ multis fuere saluti.* Aussi rien ne décredite-t-il plus la Medecine & le remede, que lorsqu'on le donne mal-à-propos, ou qu'il n'est point suivi de l'effet qu'on s'étoit proposé.

Quoique quelques-uns soient d'avis qu'il vaut mieux hazarder un remede que d'abandonner un malade, *Melius est anceps experiri remedium, quam nullum*; Cela ne doit avoir lieu que dans les cas douteux, mais non dans ceux où l'on a tout lieu de croire qu'ils sont absolument inutils.

Quant aux maladies reparables, la Medecine n'est pas sans secours : ce que j'en ai dit cy-devant, l'heureuse & journaliere experience des succès, l'aveu même de ceux qui en ont été effectivement soulagés, me dispensent d'autres preuves & d'un plus long détail.

Je ne repeterai pas non plus qu'elle a été établie de Dieu même pour la conservation de son chef-d'œuvre, on l'a vû dans l'exposé du premier chapitre.

Il me reste à faire connoître les obstacles qui se rencontrent dans l'étude & la pratique de la Medecine; c'est par où je vais finir cette premiere partie. CHA-

CHAPITRE V.

Que la Medecine eſt difficile à cultiver, & délicate dans ſa pratique.

PLus les obſtacles ſont grands, plus ceux qui les ſurmontent ſont-ils recommandables. C'eſt au grand courage, c'eſt à la conſtance du travail que la récompenſe eſt dûë.

Si la Medecine eſt difficile à cultiver, ſi elle eſt délicate dans ſa pratique, c'eſt juſtement ce qui doit en rehauſſer le prix, en augmenter l'eſtime.

Elle eſt difficile à cultiver, puiſque l'art étant long, & la vie trop courte, à peine celle-ci ſuffit-elle pour en parcourir la vaſte carriere, moins encore pour en approfondir les differentes parties.

La Botanique quoique fertile & riche, déterre encore des plantes inconnuës juſqu'ici.

L'Anatomie quoique pouſſée à un

haut degré de perfection se flatte encore de nouvelles découvertes.

La Chirurgie quoique très-éclairée, travaille à faciliter & à perfectionner sa méthode.

A peine la Pharmacie peut-elle fournir toutes les differentes préparations qui sont de son ressort.

La Chymie nonobstant tout son travail, ses belles & curieuses recherches, est encore fort en arriere sur toutes ses prétensions.

Les nouveautez de la Nature aussi-bien que ses productions & ses effets donnent à la Medecine d'amples sujets de nouvelles dissertations pour en developer les causes & les utilités.

Je laisse à part toutes les autres parties de la Medecine dont nous avons fait mention ci-devant; & toutes ces connoissances préliminaires qu'un Medecin doit avoir, qui ne sont cependant qu'une introduction à la pratique.

Je ne parle point non plus d'une

infinité de termes étrangers, inconnus à tous autres, auſquels il faut cependant s'habituer, parce qu'ils ſe ſont perpetués juſqu'à nous, par la vénération qu'on a eu pour leurs Auteurs Grecs ou Arabes, qu'on a regardé comme les premiers Maîtres de l'Art. Toutes ces circonſtances doivent ſuffire pour faire connoître combien la Medecine eſt difficile à cultiver.

On pourra aiſément s'appercevoir & convenir que la pratique de la Médecine n'eſt pas moins épineuſe & délicate, que ſa théorie eſt laborieuſe & difficile, lorſqu'on aura d'abord fait attention à ce que dit le même Auteur des Aphoriſmes, lequel en nous donnant à connoître combien la vie eſt courte, comparée à l'étenduë de la Medecine qui demande un nombre preſqu'infini de connoiſſances, nous fait ſentir en même temps les difficultés qu'il y a à l'exercer.

Voici comme il s'explique par au-

tant de sentences que de mots : *Occasio præceps, experimentum periculosum, judicium difficile.*

Hippoc. Aph. 1. sect. 1.

L'Occasion, dit-il, est subite & pressante ; c'est-à-dire, le temps propre pour agir est prompt a s'échaper ; & ces momens une fois échapés ne reviennent plus, à cause du changement continuel qui se fait dans les maladies ou dans les malades.

L'Experience est dangereuse ; C'est comme s'il disoit ; l'effet des remédes, quoiqu'expérimentés, est souvent incertain & dangereux. Aussi voit-on arriver quelquefois, que tels de ces mêmes remedes agissent d'une maniere dans certains sujets qui agissent tout differemment dans d'autres ; Ainsi un simple purgatif pour celui-ci, deviendra vomitif pour celui-là, tandis que le vomitif de son côté n'agira quelquefois que par le bas comme purgatif ; Ainsi un sudorifique ou un diaphoretique qui devroit pousser par les sueurs ou par la transpiration,

deviendra diuretique, & n'agira que par la voie des urines. Un même remede qui dans les uns ne communiquera qu'un leger mouvement au sang & aux esprits, excitera dans les autres des agitations violentes, qui iront quelquefois jusqu'au transport. Chez ceux-ci la même dose d'un narcotique n'agira qu'en procurant un leger sommeil, tandis qu'elle causera dans ceux-là des affections comateuses ou Létargiques, & ainsi des autres, suivant la differente disposition des sujets.

Enfin le Jugement est difficile ; Car quand il faut asseoir un jugement sur les maladies, sur leurs causes & sur leurs signes, cela n'est pas sans difficulté, par l'embarras qu'il y a à les distinguer à cause de leur ressemblance avec d'autres, ou à cause des contrariétés qui se trouvent entr'elles ; C'est ce qui arrive souvent dans la complication des maladies

Ce ne sont pas là les seuls embarras

où se trouve un Medecin ; Il s'en rencontre souvent quantité d'autres auxquels il doit s'attendre, dont les uns lui sont comme nécessaires & personels, les autres lui viennent de la part des malades, ou de celle des assistans, ou du défaut des choses extérieures ; C'est pourquoi le même Aphorisme ajoûte immédiatement ; *Nec solum oportet medicum præstare opportuna, sed & ægrum, & assidentes, & exteriora.* Ce n'est pas assez que le Medecin fasse son devoir, il faut aussi qu'il soit secondé du malade, des assistans & des secours extérieurs.

De la part du Medecin : Que d'épines ! Sans compter ses voyages, ses fatigues, ses démarches de jour, de nuit, & à toute heure, suivant l'exigence des cas, souvent pour ne respirer qu'un air malin & contagieux, au préjudice de sa santé, & ne voir que des visages tristes, inquiets, mornes ; Que d'exactitude, d'attentions, d'observations ; de ménagemens, de re-

ſerve, de complaiſance, de patience, ne faut-il pas qu'il ait? On diroit qu'il eſt obligé, & tout cela ſans lui en tenir un plus grand compte, d'eſſuyer tous les caprices du malade, les queſtions vagues des perſonnes intéreſſées, les importunités d'une foule de ſpectateurs, les contrariétés biſarres des femmelettes, qui faiſant les Eſculapes, s'ingerent de vouloir donner des avis qui ſouvent font impreſſion, & emportent la préférence ſur l'eſprit du malade & des aſſiſtans.

Du côté du malade, Que de fantaiſies! Quoiqu'il ſoit obligé de patienter, de ſe contenir, de ſe conformer & d'obeir aux ordres du Medecin; Cependant quelle impatience de ſa part! Quelle agitation! Quelle peu de reſerve, & ſouvent quelle déſobéiſſance! On diroit que c'eſt à ce malade à donner la loi & à preſcrire.

Tantôt il veut du doux, tantôt de l'aigre; aujourd'hui le doux lui déplaît, il veut de l'amer; demain l'a-

mer lui eſt inſupportable, il veut du ſucré; Un rafraichiſſant ſeroit de ſon goût, tandis qu'il a beſoin d'un ſudorifique; Il s'épuiſe en ſueurs, tandis qu'il lui faut des rafraîchiſſans. A celui-ci le purgatif eſt trop foible, il lui faut un vomitif; Celui-là a en horreur tout ce qui paſſe pour grand remede, il ne lui faut que des minoratifs, ou remedes très-legers, qui cependant ſont à peine capables d'effleurer la cauſe du mal. Il veut veiller ou dormir à contre-temps, ſe lever quand bon lui ſemble, boire ou manger quand il lui plaît, ſe découvrir à ſon aiſe & ſuivant ſon bon plaiſir, ſuivre enfin ſes idées contre toutes les regles.

De la part des Aſſiſtans... Quelle peu d'attention! Il faudroit de l'exactitude à ſervir le Malade à point nommé, dans le tems & aux heures convenables ou preſcrites; De la bienveillance & de l'attachement pour le faire avec inclination & zele; De l'aſſiduité pour ne point le quitter de

vuë, & être toujours prêt à le soulager dans ſes beſoins ou ſes commodités ; De la fidélité, tant à l'égard du Malade à qui l'on doit donner fidelement les remedes & autres ſecours, qu'à l'égard du Médecin, auquel on doit rendre un conte juſte & exact de la conduite du Malade, & de l'effet des Remédes ; De la prudence pour ne rien dire en preſence du Malade qui puiſſe le troubler ou émouvoir ſes paſſions ; De la perſeverance ; car ce n'eſt pas aſſez d'avoir bien commencé, il faut continuer juſqu'à la fin : C'eſt la conſtance qui doit couronner l'œuvre.

Du côté des choſes exterieures... A combien de circonſtances ne manque-t-on pas ?... Il faudroit que tout correſpondît à la vigilance & aux ſoins du Médecin.

Degré de chaleur, & ſerénité du côté de l'air ;... Situation convenable, & propreté du côté du lieu... Aſſujettiſſement à la Régle pour la

quantité, qualité, & tems convenable du côté des alimens & de la boisson... Borne du côté des veilles... Choix & modération du côté des exercices... Eloignement du côté des passions... Nulle contrainte de la nature du côté des évacuations, comme il arrive quelquefois sous prétexte de bienseance par rapport aux Compagnies, lesquelles cependant ne devroient jamais gêner un Malade; & souvent tout cela ne s'exécute pas.

Ce sont là néanmoins tout autant de circonstances nécessaires au rétablissement du Malade, & dont le manquement ou l'abus lui peuvent être d'un grand préjudice.

Que d'obstacles par consequent ne rencontre pas un Medecin dans la pratique? Que d'épines à détourner avant de cueillir les roses? N'y en a-t-il pas plus qu'il n'en faut pour conclure que la pratique de la Médecine n'est pas moins épineuse & délicate,

que sa theorie est laborieuse & difficile.

Que tous ces obstacles néanmoins ne rebutent pas ceux qui ont de la disposition & du penchant pour un art si respectable. *Labor improbus omnia vinsit. Omnia vincit amor.* S'ils y trouvent des difficultés, elles ne doivent qu'en rehausser le prix, en augmenter l'estime, la rendre plus recommandable. La source en est divine, son objet noble, sa fin excellente.

Un Medecin n'a qu'à remplir ses devoirs, & il le doit ; mais il ne doit jamais ramper ni s'avilir jusqu'à essuyer, & se conformer aux caprices bizarres d'un certain public peu judicieux. On doit lui obéir & executer ses ordonnances, en ce qui concerne son ministere ; sinon il a droit & fera prudemment de se retirer.

Curavimus Babylonem & noluit sanari, derelinquamus eam.

Il doit soutenir l'honneur & la dignité de son état, mais il faut pour ce-

la, qu'il réuniſſe toutes les qualités qui diſtinguent le vrai Medecin de l'Empyrique & du Charlatan, dont nous allons faire connoître les caracteres & la difference dans la ſeconde partie de ce Traité.

Fin de la premiére Partie.

LE TRIOMPHE DE LA MEDECINE.

SECONDE PARTIE.

IDE'E DU VRAI MEDECIN, DE l'Empyrique & du Charlatan.

CHAPITRE PREMIER.

Du caractere du vrai Medecin.

DE toutes les idées qu'on peut se former du vrai Medecin, je n'en vois point, où toutes les qualités requises se trouvent mieux réunies que dans ces quatre mots : *Vir probus, medendi peritus.* Le vrai Medecin est un homme de probité, instruit dans l'art de remédier aux maladies.

Définition courte, mais exacte; simple, mais juste.

Ainsi pour meriter ce titre avec justice, il faut réunir ces deux grands talens du cœur & de l'esprit; joindre la science aux bonnes mœurs, la bonne conduite aux connoissances nécessaires. Nous allons développer l'un & l'autre dans chacun des articles suivans.

ARTICLE PREMIER.

Que le vrai Medecin doit être homme de probité.

J'Ai défini le vrai Medecin un homme de probité, & il doit effectivement l'être.

C'est un homme public; Il entre par tout, il communique avec toute sorte de personnes, tout est sous ses yeux, on lui confie non seulement sa santé & sa vie, mais souvent encore

son honneur & une partie de ses secrets cachés à tout autre.

Quelle obligation n'est-ce donc pas pour lui d'être Reservé dans ses actions, Discret dans ses paroles, Sobre dans ses desirs, Prudent dans ses avis, Moderé dans ses passions, Inebranlable à la convoitise, Fidel au secret, Exact dans ses promesses, Exemplaire dans sa conduite.

Ferme dans ses desseins, il ne doit avoir en vûë que tout ce qui peut contribuer à la juste satisfaction de son malade & à son rétablissement; il ne doit point entrer dans tout le reste.

Discours inutils, vaine curiosité, entretiens trop longs, familiarité trop grande, visites trop frequentes & non necessaires; tout cela est à éviter pour lui.

A la probité du vrai Medecin je joins un grand fond de religion & de morale, sans quoi il lui seroit difficile de se soutenir dans toutes ses résolutions; & quoique le public soit as-

ſez dans une idée contraire à leur égard, c'eſt elle cependant qui doit être le fondement, l'appui, le guide & la bouſſole du vrai Medecin; C'eſt elle qui doit diriger ſes intentions, & ſes operations.

Comme c'eſt Dieu qui benit les remedes, & de qui vient toute guériſon & tout bien, il doit l'en reconnoître l'Auteur, & lui en témoigner auſſi-bien que le malade, par la réunion de leur culte, toute leur reconnoiſſance.

En effet que pouvoir ſe promettre ſans ſon ſecours?

Ni Deus adfuerit, vireſque infuderit herbis,
Quid rogo Dictamnus, quid Panacæa prodeſt?

Voilà en peu de mots le caractere de probité que doit avoir un Medecin, ſans quoi il ne doit point aſpirer ni à ce rang, ni à l'honneur qui y eſt attaché.

Car ſi l'on ſuppoſe d'ailleurs un Medecin

Medecin, quoique ſçavant, mais inconſideré dans ſes actions, indiſcret dans ſes paroles, dereglé dans ſes deſirs, precipité dans ſes avis, ſujet à ſes paſſions, ſuſceptible à la convoitiſe, infidele au ſecret, volage dans ſes promeſſes, ſcandaleux dans ſa conduite, vainement curieux, ennuyeux par ſes longs diſcours, outré dans ſes entretiens, familier à l'excès, importun par trop de viſites, de plus ſans religion & ſans regle; Oú ſera la confiance qu'on aura en lui? Que deviendra ſon crédit? Oú pourra-t-il avoir accès? Quel emploi, quel cas en fera-t'on? Ses Confreres même auront peine à l'avouer, à ſympatiſer avec lui, à le ſouffrir dans les conſultations.

Le caractere de probité eſt donc eſſentiel à un vrai Medecin; mais il faut auſſi qu'aux talens du cœur il joigne ceux de l'eſprit, & aux bonnes mœurs les connoiſſances néceſſaires, c'eſt ce que nous allons tâcher de faire connoître dans ce ſecond article.

ARTICLE II.

Que le vrai Medecin doit être instruit dans l'art de remédier aux maladies.

LA probité sans la science ne fait pas le Medecin, & la science sans la probité ne fait pas le vrai ou parfait Medecin ; il faut donc l'un & l'autre pour le perfectionner & l'accomplir.

La science sans la probité ne fait pas le parfait Medecin ; Nous venons de le voir dans l'article precedent.

La probité sans la science fait à la vérité l'honnête homme ; mais non pas le Medecin ; Il faut de plus les connoissances nécessaires.

Il s'agit de guérir, & non précisément d'edifier ; il faut soulager un Malade, & ne pas se contenter de l'amuser. Il est bon de plaire, mais il faut agir ; On peut donner des raisons, mais il faut des effets. Edifier & agir,

c'eſt ce qu'il faut faire ; Plaire & guérir, c'eſt le tout. Alors le vrai Medecin eſt parvenu à ſon but, c'eſt en quoi on le reconnoît.

Rendre raiſon de ce qu'on fait, Nagir que par les juſtes connoiſſances de l'Art, & ſuivant les regles de la bonne methode, c'eſt ce que j'apelle un Medecin.

Mais que de lumieres ne doit-il pas avoir pour en venir là. Il faut d'abord qu'il ſoit initié dans les belles lettres pour pouvoir entendre & interpreter les Autheurs ; Qu'il ſoit Philoſophe, mais particuliérement Phyſicien ; Qu'il ſoit inſtruit à fonds de toutes les parties de la Medecine Théorique, dont nous avons fait mention dans le quatriéme Chapitre de la premiére partie de ce Traité ; Qu'il ait une idée ſuffiſante de l'Anatomie ; Qu'il connoiſſe la ſituation & l'uſage de chaque partie, & de tous les viſceres du Corps humain ; Qu'il ait une teinture au moins theorique des Arts auxiliaires de la Medecine, tels que la Pharma-

cie, la Chirurgie, la Chymie... Qu'il connoisse du moins la vertu des Plantes usuelles, & des autres médicamens qui composent la matiere Médicale... Qu'il sçache les differentes manieres de les préparer, de les formuler, de les ordonner; Quand, & de quelle maniere on doit les donner; A quelle dose & avec quelle précaution; Qu'il ait étudié l'histoire de toutes les Maladies, leurs causes, leurs signes, leurs symptomes; Qu'il sçache en faire la difference, & connoître leurs complications; Enfin qu'il soit en état d'en porter son jugement, & d'en remplir les indications.

Que d'étude, Que de mémoire, Que d'application, Que de jugement, Que de prudence, Que de réflexion, Que d'assiduité tout cela ne demande-t-il pas?

Lorsqu'un Médecin a rempli tous ces devoirs, on peut dire qu'il est instruit; Voilà par où le vrai Méde-

cin doit se distinguer de l'Empyrique, & du Charlatan, voilà ce qui en fait le contraste, ainsi que nous allons le faire voir au Chapitre suivant.

CHAPITRE II.

Du caractere de l'Empyrique & du Charlatan.

ON appelle proprement un Empyrique, un homme qui se mêle & se vante de guérir les Maladies par de certains remedes auſquels il donne le nom de Secrets, qu'il dit fondés sur l'expérience, & c'est de-là que vient le nom d'Empyrique, du mot Grec, *Empeyra*, qui signifie Tentative, ou Epreuve.

Ces sortes d'Empyriques ne s'attachant point à la méthode de guérir, qu'ils ignorent pour l'ordinaire, ne font nulle attention à la cause

des Maladies ni à leurs symptomes, non plus qu'à l'état du Malade, ni si ses forces peuvent supporter, ou non, leur remede, & si toutes les autres circonstances permettent de le donner.

Ils croyent brusquer la Maladie, & se portent fort d'en sapper jusqu'au fondement, & cela souvent par des remedes trop violens, dont ils ne connoissent ni la nature ni les proprietés, qui laissent toujours de fâcheuses impressions dans les Corps de ceux qui ont eu la foiblesse d'ajouter foi à leurs belles paroles.

On peut s'appercevoir, tant par la susdite étimologie, que par cette conduite si peu prudente, combien le hazard auroit de part au succès qui pourroit arriver, & auquel on peut dire qu'eux-mêmes n'en auroient d'autre que celle d'une simple & temeraire épreuve.

Comme on ne doit pas faire beaucoup de difference, & qu'il n'y a

que celle du plus au moins entre ces Empyriques & les Charlatans, qui vont de Ville en Ville, de Bourgade en Bourgade, & même dans les Villages, débiter leurs Drogues à un Public fasciné & enchanté, qui en est souvent la dupe ; Je crois pouvoir les renfermer, à quelque chose près, sous la même idée.

Ainsi, Je vais faire connoître que les uns & les autres étant d'un caractere bien different de celui que j'ai dit convenir au vrai Médecin ; les uns & les autres en sont absolument indignes.

ARTICLE PREMIER.

Que l'Empyrique & le Charlatan ne ſont rien moins qu'hommes de probité.

ON appelle un homme de probité celui qui ne s'en faiſant point à croire, & n'en impoſant point aux autres, dirige toutes ſes intentions, ſes paroles, ſes actions ſuivant l'équité, la droite raiſon, & une ſage experience... Qui n'ayant en vûë que l'amour & l'utilité du Prochain, ſon honneur propre en recommandation, évite tout ce qui peut donner la moindre atteinte à l'une ou à l'autre... Qui ſans ſe faire tort à ſoi-même, ni à ſa fortune, ſe garde bien de porter aucun préjudice à celle d'autrui... Qui ſçait apprétier & donner les choſes à la juſte valeur... Dont les mœurs enfin

& les façons d'agir s'accordent parfaitement avec la Religion...

Sincere dans ses discours, Discret dans ses paroles, Prudent dans ses entreprises, Circonspect en toute chose & en toute occasion, sa conduite ne peut qu'être generalement approuvée... A cette peinture peut-on reconnoître l'Empyrique & le Charlatan?

S'en faire trop à croire & vouloir en imposer aux autres; Entreprendre au dessus de sa portée; Vanter les choses pour ce qu'elles ne sont pas, les débiter de même; Faire un secret de ce qui ne l'est pas, & de ce qui ne doit pas l'être; Estimer comme remede ce qui est souvent très-préjudiciable, n'en connoître pas même la vertu, les propriétez, ni les consequences, le divulguer cependant comme très-assuré; Citer l'expérience à faux, tandis qu'il n'y en a pas l'ombre, & que souvent même elle dément ce qu'il a temeraire-

ment avancé, Abuſer par conſequent le Public; Porter obſtacle à ceux qui ſont avoüez être en état de le ſervir utilement & avec fidélité... Voilà ce que j'appelle un Empyrique, & rien moins qu'un homme de probité... Ignorant pour l'ordinaire la méthode de traiter les Maladies, Plus ignorant ſur leurs cauſes & ſur les autres circonſtances, il eſt ſouvent plus propre à détruire qu'à rétablir.

Les Charlatans plus audacieux & plus temeraires, rencheriſſent encore ſur les Empyriques : Toutes leurs intentions & leurs démarches ne tendent qu'à eſcroquer l'argent du Public...

Interieurement convaincus de leur ignorance; Se méfians d'eux-mêmes & des autres; N'ayans pour appui que l'impoſture & la cajolerie, dans la crainte qu'ils ont que leur fourberie ne ſoit tôt ou tard découverte, ſoit par des perſonnes éclairées, ſoit par le peu de ſuccès de ce qu'ils ont tant vanté;

Contens d'avoir garni leur bourſe, ils décampent pour aller ailleurs ſe montrer en ſpectacle ſur leur Théatre, dans l'eſperance d'y trouver d'autres dupes qu'ils amuſent par leurs boufonneries & leurs vains débits, qui ſont autant de piéges pour les faire tomber dans leurs filets.

Je ne puis m'empêcher ici de marquer ma ſurpriſe ſur l'aveuglement de ceux qui ſe laiſſent ſi aiſément ſeduire aux diſcours trompeurs de ces ſortes de gens déclarez infames de fait, par la profeſſion honteuſe qu'ils exercent, & de ce qu'une Police, d'ailleurs ſi exacte, qui ſe fait un capital de tout ce qui tend au bien public, & de réformer les abus, les admet néanmoins ſi facilement juſque dans les Villes principales.

Mais ce qui doit encore ſurprendre davantage, ce ſont les approbations & les permiſſions de ceux qui ſe piquent d'être Maîtres dans l'Art, & de l'exercer avec honneur, com-

me si dans ces endroits on manquoit de secours, tant de la part de la Médecine, que de celle de la Chirurgie & de la Pharmacie... *Numquid resina non est in Galaad, aut Medicus non est ibi?* ... Est-il juste ? Est-il prudent de sacrifier un Public aux surprises & aux enchantemens de pareils errans, dont les prétendus secrets, sur tout en fait de remedes interieurs, sont souvent vains ou pernicieux...

Jerem. cap. 8. ver. 22

Je puis citer plusieurs personnes mortes, & d'autres qui sont venuës me consulter sur les fâcheux restes qu'elles en ressentoient, pour en avoir usé... J'ajoute ce raisonnement qui seul doit suffire pour détromper le Public, & le dissuader de ses préjugez.

Ou ces sortes de gens sont des ignorans & des imposteurs, ou ils sont sçavans & experimentez.

Si ce sont des ignorans & des imposteurs, le Public a donc tort de les écouter & de s'y fier; On doit

plûtôt les avoir en horreur, & rejetter avec mépris leurs discours & leurs promesses.

Si ce sont des gens rares par leurs talens & par leur expérience, pourquoi s'amusent-ils à roder en cent Lieux differens?... Que ne se rendent-ils utiles & nécessaires à leur Patrie?... Que ne fixent-ils leur sejour où une réputation bien fondée les fasse chercher avec honneur? D'ailleurs pourquoi des gens si suffisans, si fastueux, si opulens en apparence, ainsi que la plûpart voudroit l'insinuer, vont-ils se fatiguer & s'estomaquer pour ainsi dire, afin de solliciter un Manant à acheter à vil prix ce qu'ils mélangent encore à plus vil prix?... Pourquoi si ce sont gens d'honneur & de probité, s'avilissent-ils si fort par le personnage ridicule qu'ils font, & par tant de fades boufonneries.

Concluons donc qu'il n'y a chez eux qu'un esprit d'interêt, que liber-

tinage, & que fourberies, qui ne méritent que du mépris & de l'averſion ; Avoüons qu'ils ſont encore bien moins que les Empyriques hommes de probité.

ARTICLE II.

Que l'Empyrique & le Charlatan ſont mal inſtruits dans l'Art de remédier aux Maladies.

N'Avoir pour l'ordinaire aucune teinture des belles Lettres ; Etre par conſequent hors d'état de comprendre ou d'interpréter les Auteurs ; Ignorer la bonne Phyſique ; Sçavoir à peine la définition de la Médecine, moins encore les Parties qui la compoſent, n'en pas même entendre le langage ; N'avoir tout au plus qu'une foible connoiſſance de l'Anatomie, de la ſituation, de l'uſage des

Parties & des Viſceres qui ſont renfermés dans le Corps humain, Ne point connoître la matiere Médicale ni l'uſage qu'on en doit faire, N'être point inſtruit du caractere, des cauſes & de la conduite des Maladies, Etre incapable d'en porter un jugement ſolide, & d'en remplir les indications... Avoir plus de babil que de capacité, Donner plus de promeſſes que d'effets; C'eſt là le propre de l'Empyrique.

Cela eſt ſi vrai, que pour ne point dévoiler leur ignorance, ils évitent autant qu'ils peuvent de parler devant des Sçavans; ou ſi l'occaſion s'en preſente, ils ne s'expliquent qu'à demi mots, & en termes obſcurs ſouvent inintelligibles, à la faveur deſquels ils ſe tirent d'affaire du mieux qu'ils peuvent.

Si le hazard les admet malgré eux à la compagnie des Maîtres de l'Art, alors ils ſont ſur des épines, ils ont beau faire, leur ignorance ſe mani-

feſte, & le parti le plus ſûr & le plus prudent pour eux eſt de ſe retirer, ils ne ſont pas dans leur centre, il ne leur faut que des gens ſans Litterature, ignorans comme eux, voilà où ils brillent, où ils triomphent.

Une autre preuve manifeſte encore plus forte & convaincante contre eux-mêmes, c'eſt qu'après qu'ils ont fait tous leurs efforts & mis en uſage les remedes qu'ils ont tant prônés, le Malade ne s'en trouvant pas mieux, ou peut-être plus mal, ils ne ſçavent plus où ils en ſont, ni que faire au-delà; Alors ils ſe voyent obligez d'avoüer leur bevuë, & de convenir de leur imperitie; ils ſont convaincus qu'il faut recourir au Médecin methodique, & on ſe trouve obligé de le faire... Preuve évidente que l'Empyrique eſt un homme mal inſtruit dans l'Art de remédier aux Maladies.

Les Charlatans doivent l'être encore moins. Toujours

Toujours errans, accoûtumés dès leur jeuneſſe à la fainéantiſe, comment prendroient-ils le tems de s'inſtruire?.. Leur eſprit rempli de farces & de bouffonneries eſt encore moins ſuſceptible du ſerieux de la belle Litterature, & de la vraie Médecine.

Contens d'avoir par tradition de quoi en impoſer au menu peuple, & filouter ſes eſpèces, ils ſe chargent plus volontiers de ce qui peut les faire parvenir à une fin auſſi infame, que de toute autre Bibliotheque propre à orner l'eſprit & à former les mœurs... D'ailleurs le ſerieux leur déplaît, il ne leur faut que du comique, c'eſt là leur élement.

Après tout ce que je viens de dire, Quelle difference doit-on faire du vrai Médecin, de l'Empyrique & du Charlatan? Le premier eſt un homme de probité, bien inſtruit dans les beaux Arts; les deux autres manquent de probité & de ſcience; lequel mérite mieux la confiance &

l'eſtime publique, lequel doit-on préferer?

Nous voyons néanmoins ſouvent arriver le contraire, & cela par quantité d'abus qui ſe gliſſent dans l'exercice de la Médecine; Nous allons en détailler les principaux, qui vont faire le ſujet de la troiſiéme Partie de cet Ouvrage.

LE TRIOMPHE DE LA MEDECINE.

TROISIEME PARTIE.

DANS LAQUELLE ON TRAITE des differens abus qui se glissent dans l'exercice de la Médecine.

CHAPITRE PREMIER.

Source de ces abus.

IL est étonnant qu'on aille contre ses propres lumieres, & contre l'aveu qu'on est obligé de faire.

On est forcé de convenir que le vrai Médecin l'emporte avec justice

sur l'Empyrique & sur le Charlatan, & cependant, par un abus aussi déplorable que bizarre, on néglige le premier, pour donner aveuglément la préference aux seconds.

Examinons ce qui peut donner lieu aux differens abus, & quelle en est la véritable source,

Je la trouve de tout côté.... 1°. De la part des Membres même de la Médecine... 2°. De la part du Public... 3°. De la part des Malades... 4°. Enfin, De la part des Assistans.

ARTICLE PREMIER.

Abus de la part des Membres de la Médecine.

LA confusion qui regne, sur tout à present, parmi les differens Membres de l'Art, est par elle-mê-

me un abus qui favorise l'Empyrisme, & qui fait que le Public confondant aisément l'Empyrique avec le vrai Médecin, s'adresse préferablement à celui-là, attiré qu'il y est par ses belles promesses & son beau débit.

Il y a certains Médecins qui veulent faire les Chirurgiens, qui même s'échapent jusqu'à lâcher des remedes assez ordinaires.

Il y a aussi des Chirurgiens qui veulent s'arroger la qualité de Médecin, Qui entreprennent de leur chef la cure des Maladies internes, & ont la témérité de prescrire des Ordonnances dans les cas les plus délicats.

On voit pareillement des Apotiçaires distribuer de leur chef des remedes internes ou externes, sans l'ordonnance du Médecin, ou l'avis du Chirurgien; Se mêler même de donner des conseils sans seulement avoir vû le Malade, ou sans être bien ins-

truit de ce dont il s'agit... Les uns & les autres sont dans l'erreur, & tous également dignes de blâme.

Chacun doit se contenir & se renfermer dans sa sphere... Le Médecin dans l'examen & la conduite des Maladies... Le Chirurgien dans l'opération de la main, & la cure des Maladies exterieures... Le Pharmacien dans le choix, la préparation, le mêlange & la distribution des Médicamens.

Chacun de ces états par leur étenduë demande l'homme tout entier, & une application continuelle.

Je demanderois volontiers à un Médecin qui veut faire le Chirurgien, le Chymiste ou le Pharmacien, S'il a approfondi tout ce qui est de son ministere; S'il peut rendre raison de toutes les Parties de la Médecine; S'il est au fait de toutes les Maladies; si la conduite lui en est facile, si la pratique lui est familiere... S'il ose me répondre qu'oüi, & s'il le justi-

fic; Alors charmé d'avoir trouvé un Phœnix, je le conjurerai pour le bien de l'Etat, de travailler à découvrir les Spécifiques, il aura alors suffisamment de quoi s'occuper le reste de sa vie.

Si l'on demandoit de même à un Chirurgien qui veut s'arroger la qualité de Médecin; S'il s'est rendu absolument expert dans son Art; Si l'Anatomie n'a rien de caché pour lui, & s'il la peut détailler dans son entier; Si la Chirurgie ne peut rien ajoûter à ses lumieres pour le traitement exact des Playes, des Ulceres, des Fractures, des Luxations, des Tumeurs de toute espece; S'il possede à fond tout ce qui est de son ressort, soit pour les Bandages, les Sutures, les Accouchemens difficiles & laborieux, soit pour toutes les Operations familieres.., S'il a acquis cette dexterité, cette délicatesse, & ce point de perfection pour operer avec assurance, avec promptitude, & à la sa-

tisfaction du Malade,.., *Tutò, citò, & jucundè*... S'il s'en flatte, & qu'on puisse l'en croire, Qu'il s'adonne alors à l'exercice de ce qu'on appelle les Hautes Operations qui sont aussi de son ressort; Par-là il se rendra d'autant plus utile & nécessaire au Public; Il aura de quoi s'occuper, & se fera plus d'honneur que d'entreprendre une chose qui n'est point de sa competence.

Quand un Apoticaire distribuë des remedes internes ou externes sans l'ordonnance du Médecin, ou sans l'avis du Chirurgien; Ou qu'il se mêle de donner des conseils sans seulement avoir vû le Malade, ni sans être bien instruit de ce dont il s'agit; il me semble voir un aveugle qui veut conduire un autre aveugle. On peut lui demander par quel droit, & sur quel fondement.

Est-il en droit? Est-il alors en état de décider si c'est un Sudorifique ou un Absorbant; Si c'est un Fondant

ou un Incraſſant qui convienne; Si on doit préferer ou faire préceder la Saignée à la Purgation; Si on doit préparer le Malade, ou en venir d'abord au Vomitif; S'il convient mieux de purger par les voies ſuperieures, ou par les inferieures; Si le Narcotique a lieu, ou non; Si l'on doit animer ou calmer; Quelle forme de remede convient le mieux; & à quelle doſe.

De même pour les faits Chirurgicaux, Décidera-t-il s'il faut un Emollient ou un Aſtringent; Quand eſt-ce qu'on doit faire ſuppurer ou réſoudre une Tumeur; Quand il faut mondifier ou incarner une Playe; Quand il eſt tems, ou non, de la cicatriſer;... Si l'emplâtre doit être miſe en uſage, ou la Fomentation, & de quelle qualité, ainſi du reſte.

Pluſieurs d'entre eux ſe font une regle d'aller voir les Malades, ſans que leur preſence ſoit alors néceſſaire, & comme par ſur-érogation; Eſt-

ce pour les amuſer ou les conſoler, à la bonne heure, quoique ce ne ſoit pas-là leur devoir?... Si c'eſt pour s'inſtruire dans la Pratique, ils ſe trompent, il faut pour cela des principes & de la methode, ſans quoi ils ne peuvent réüſſir... Pendant leur abſence les *Qui pro quo* ſont à craindre.

Ils conviennent d'ailleurs qu'ils ont de quoi s'occuper pendant toute l'année, & qu'après leur Proviſion faite, tant des Simples que d'autres Médicamens, il faut travailler à leurs Préparations; les diſtiller, en tirer les Extraits, les Teintures, les Sels, en faire les Syrops; D'autres qu'il faut pulveriſer, mêlanger, pour en compoſer les Poudres, les grandes Confections, les Electuaires de toute eſpece.

Ils ont de plus à travailler ſur les Mineraux qui leur fourniſſent de quoi employer beaucoup de tems; ils ſe plaignent qu'ils n'en ont pas

ſouvent aſſez. Que n'en ſont-ils donc plus économes, & pourquoi tant de viſites?...

Pluribus intentus minor eſt ad ſingula ſenſus.

Ce qui donne encore lieu à ce genre d'abus, c'eſt que dans les Univerſités & dans les Corps de Maîtriſe, on reçoit avec trop de facilité les Sujets qui ſe preſentent, leſquels, en partie, n'ayant ni les talens, ni les diſpoſitions, ni les aiſances neceſſaires pour parvenir au point de ſe rendre recommandables, ſont obligez de ramper & d'employer convenablement, ou non, differens moyens pour tâcher de ſe tirer d'affaire... Quoi, des gens ſeront à peine inſtruits de leurs devoirs & obligations, & ils s'ingereront d'empieter ſur les fonctions d'autrui! Quoi de plus abſurde?

Il eſt de l'équité & du devoir des Juges, comme auſſi des Officiers de Police, de maintenir, faire valoir &

exactement observer les sages Edits & Ordonnances du digne Souverain * qui a si prudemment réglé la juste subordination des trois états qui concernent la Médecine, dont chacun doit se contenir dans ses bornes, pour le bien & la satisfaction publique.

* Edit de Leopold I. 1708.

Quel désordre en effet ne seroit-ce pas, & quelle confusion n'y auroit-il pas dans la Société, si celui qui est pour exécuter, prétendoit ordonner, & si dans les differentes conditions tout se faisoit à rebours sans aucun ordre ni regle.

C'est encore cet abus qui fomente la désunion que l'on voit quelquefois régner entre eux, & cet esprit de jalousie, ou d'intérêt qui les engage à se contredire, ou à tâcher de se supplanter... Outre que cela fait une très-mauvaise impression sur l'esprit du Public, il n'y a rien de si blâmable & de si opposé au caractere de probité essentiellement attaché à

la qualité de Médecin, & à la Profession des autres Membres de l'Art, & dont tout honnête homme doit faire son capital... Je passe à une autre espece d'abus qui n'est pas moins considérable.

ARTICLE II.

Abus de la part du Public.

APrès ce que nous avons dit du vrai Médecin, de l'Empyrique & du Charlatan, il semble qu'un peu de réflexion devroit désabuser le Public.

Car si l'on venoit à proposer, sçavoir, si l'Empyrisme & le Charlatanisme doivent l'emporter sur la Medecine Methodique, chacun s'écrieroit, & avec raison : O l'étrange paradoxe ! C'est comme si l'on demandoit s'il convient de préferer les ténébres à la lumiére, l'ignorance à la

science, l'imposture à la bonne foi, la témérité à la prudence, la confusion au bon ordre, les abus aux sages regles.

Cependant malgré cette évidence, le public ne laisse pas de donner à l'écart ; Il s'abuse & se laisse abuser.

I. Abus. Il s'abuse quand il s'imagine que sans le secours de la methode, un seul & même remede qu'on a une fois employé pour une maladie, doit toujours la guérir, quelque circonstance qui l'accompagne, & qu'on peut s'en servir indifferemment dans tous les cas.

Ce seroit à la vérité un grand avantage si la chose se trouvoit telle, il ne faudroit plus que le même nombre de remedes qu'il y auroit de maladies, & ce nombre pourroit bien-tôt être fixé.

Mais il en est bien autrement ; Les remedes ne réussissent qu'autant qu'ils sont mis en usage à propos, & suivant la bonne methode qui consiste dans

leur choix, leur qualité, leur quantité ou dose, le temps, les lieux, l'espece de maladie, & autres circonstances & précautions avec lesquelles on doit les appliquer, suivant cette sage maxime :

Quale, quid, & quantum, quando, quoties, ubi dandum : Schola Salern. cap. 56.

Debent hæc Medico in cunctâ ratione notari,

Ne malè conveniens ingrediatur iter.

Ainsi il est ridicule de voir des gens, comme il arrive de temps en temps, qui par rencontre vous demandent, à la legere, un remede, soit pour eux-mêmes, soit pour un autre Malade qu'on n'a pas vû, & au sujet duquel on n'en vient pas au détail ; Comme s'il ne falloit qu'un mot ou un remede à l'avanture pour guérir d'une maladie.

Ces sortes de gens mériteroient qu'on leur donna pour reponse cette recepte également triviale & vague : *Si vis sanari de morbo, nescio quali,*

Accipiàs herbam, qualem ſed neſcio, vel quam,
Pone neſcio quò; ſanabere, neſcio quando.

Ce qu'un facetieux a traduit de cette maniére :

Si vous voulez guerir de je ne ſçai quel mal,
Prenez je ne ſçai quoi, frottez vôtre animal;
Que ſçai-je à quel endroit, aux pieds où à la tête,
Vous verrez, ſçavoir quand, mieux trotter votre bête.

C'eſt là cependant un des abus ordinaires qui ſe gliſſe d'autant plus facilement, qu'on rencontre ſouvent des perſonnes qui ſans s'embarraſſer d'aucune formalité methodique, & ne voulant point reſter court, ou paſſer pour inofficieux, diſent à tout hazard ce que la memoire ou le caprice leur fournit; ce qu'ils aſſurent neanmoins comme efficace d'une maniere à ſe faire croire ſcrupuleuſement.

Un

Un autre abus non moins vulgaire regarde particuliérement ceux qui croyent que tout ce qui eſt écrit ou imprimé, doit être regardé comme vrai & infaillible. Frappés de cette idée, ils voyent des Livres intitulés, *Remedes des Maladies;* Ils s'en font une étude ſans en avoir la clef, & quand il ſe preſente une maladie qui a du rapport à quelque titre de ces receptes, ils croyent avoir trouvé le veritable *Arcanum;* Ils en font un extrait plus ou moins exact, le divulguent comme ſpécifique, & ne ſçavent au fond de quoi il s'agit. 4 Abus

On doit penſer la même choſe de ceux qui ayant trouvé ou copié une recepte d'un habile Medecin, laquelle aura eu tout le ſuccès poſſible dans le cas particulier pour lequel il l'a ordonné, vont ſur la reputation de ſon nom la préconiſer comme infaillible dans tous les autres cas, auſquels ce fameux Medecin ne voudroit pas lui-même l'adopter.

3.Abus. J'en ai vû d'autres assez entêtez pour garder scrupuleusement pendant des dix & douze années une ordonnance pour la maniere de se purger; parce qu'ils s'en étoient bien trouvés dans le temps, sans vouloir dans la suite y rien changer, ni permettre qu'on y ajoûtât, ou retranchât, comme si les années ne pouvoient apporter aucune alteration au temperament, & qu'ils dûssent toujours se trouver justement dans les mêmes dispositions.

C'est ainsi que le public s'abuse, & non content de s'aveugler soi-même, il contribuë encore à se laisser abuser,

4.Abus. Pour cet effet, il suffit qu'on le previenne, qu'on le flatte, qu'on lui promette une réussite; il n'en faut pas davantage; il donne tête baissée dans le panneau, sans examiner si les préjugés sont justes, si les flatteries ne sont point interessées, si les promesses sont bien fondées.

Tantôt c'eſt un parent ou un ami, tantôt c'eſt un voiſin ou une commere qui viennent s'offrir, ou en prôner d'autres; cela ſuffit, la préférence devient légitime; on ſe feroit un ſcrupule de n'y point acquieſcer.

De cette part tout eſt bien venu: Illetrés ou gens de lettres, Bourgeois ou ruſtique, Etranger ou citoyen, Domicilié ou errant, Connu ou inconnu, Charlatan ou non, tout eſt égal; C'eſt aſſez qu'ils ont l'approbation ſuſdite; Ce ſont des ſecrets qui leur appartiennent en propre, & dont ils ont une grande expérience; Ils promettent tout, il faut ſe mettre entre leurs mains; Vous, Maîtres de l'Art, vous ne ſerez tout au plus que ſpectateurs.

Je demanderois volontiers ſi ces ſortes de gens qui oſent s'ériger en Medecins, & auſquels le public prodigue ſi volontiers ce nom, (Car c'eſt encore un autre abus de ſa part, que de le prodiguer indifferemment à qui-

conque se mêle de donner quelque remede, ne fût-ce qu'un Barbier de campagne,) si, dis-je, ces personnages si rares, si accrédités, si courus, ont eu ces connoissances infuses, ou bien dans quelle source ils les ont puisées.

S'ils se vantent du privilege de revelation; C'est beaucoup avancer, & c'est tout au plus si on peut les en croire sur leur parole; En tout cas ils ne devroient pas faire difficulté de mettre au jour des lumieres, dont la Providence ne les auroit favorisé que pour le soulagement du public. Joint à ce qu'alors ce devroit être un specique infaillible dans tous les cas, puisqu'un Agent necessaire & divin doit toujours nécessairement produire son plein & entier effet.

Combien de fois néanmoins le succès a-t-il répondu à cette belle imagination, & à de si fortes promesses; On ne voit que trop de preuves du contraire.

Mais il s'en faut bien qu'on doive donner dans cette fausse idée. *Mundum tradidit disputationi eorum.* Dieu a établi certaines regles suffisantes, il veut qu'on les étudie & qu'on agisse conformément à ce qu'il a prescrit; Il a créé tous les remedes; Le Soleil n'a plus de nouveautés à nous produire; On a beau faire, leur succès ne dépend plus que d'une juste application faite à propos, c'est l'ouvrage de la Medecine methodique.

Que s'ils veulent convenir de bonne foi qu'ils tiennent ces pretendus secrets d'une autre source, ils seront obligés d'avouer que c'est de la source même de la Medecine, & qu'ils en sont redevables aux Maîtres de l'Art, desquels d'autres, encore avant eux, les auront sans doute puisées, sur lesquels par consequent tout l'honneur du succès doit rejaillir. Cela étant pourquoi leur donner la preference sur ceux-ci?

Un homme qui n'a qu'une foible

connoissance, & même par emprunt, sans avoir les autres talens pour la conduire heureusement à sa fin, doit-il se flatter d'entrer en parallelle avec ceux qui ont des lumieres beaucoup plus étenduës & mieux fondées.

Je veux même qu'un tel homme sache guérir une maladie à fond, Cela doit-il suffir pour en faire un Medecin ? Si cela étoit, il faudroit changer autant de fois de Medecin qu'on auroit de maladies differentes. Où le public alors en seroit-il ? Où trouver des Medecins en suffisance ?

Il est vrai que chacun veut s'en mêler ; Grands & Petits, Nobles & Roturiers, Ecclésiastiques, Laïques, Seculiers, Reguliers, Riches, Pauvres, Bourgeois, Artisans, Manans, Campagnards, tous se mêlent de donner des avis.

Il n'y a point d'état & de profession qui aye tant de sectateurs ; Mais on peut dire aussi que si le nombre en est grand, celui de vrai Medecin est

en comparaiſon très-petit. *Multi nomine Medici, re perpauci.*

Auſſi voit-on arriver quantité de deſordres de la part des premiers, faute de ſcience, d'attention, d'expérience; ſouvent même par le défaut de l'une & de l'autre.

La ſcience ſans la connoiſſance des moyens ſalutaires qui ſont d'expérience, & que la methode nous enſeigne, n'eſt pas à la verité d'un grand ſecours pour la gueriſon des maladies; Mais auſſi une expérience qui n'a que de foibles lumieres, & que la ſcience n'éclaire pas, devient chancelante & peu ſûre; Il faut pour bien faire qu'elles marchent de compagnie, ſans quoi il y a peu de ſuccès à eſperer.

Non alibi nupſere Deæ feliciùs uſquam.

Quand j'entens dire, l'experience fait tout; Il n'eſt rien de tel; C'eſt à elle ſeule qu'on doit s'en tenir; Quand je vois des perſonnes, qui pour ſe faire valoir, ou pour lûrer le malade; & les aſſiſtans, ne jurent que par elle, & qui

5. Abus

pour toute explication de leur conduite se contentent de dire : J'ai l'expérience. Je ne puis m'empêcher de crier encore une fois, A l'abus !

Non pas que je prétende diminuer en rien les avantages des Expériences primitives, vérifiées par les sages observations des Sçavans éclairés & exacts dans leurs recherches, confirmées par des effets toujours constans.

On doit avoir de grandes obligations à ces dignes Observateurs qui nous ont par ce moyen fourni les fondemens pour parvenir aux plus solides demonstrations: Nous convenons encore que la bonne Physique, de même que la meilleure partie de la belle Mechanique, & la science pratique de la Medecine en tirent leur plus beau lustre.

Mais en fait de certaines maladies, les expériences sont ordinairement foibles.

Se vanter d'un succès infaillible par sa grande experience, outre que

cela ſent un peu ſon Empyrique, c'eſt qu'il n'eſt pas facile de le perſuader.

Car qu'eſt-ce qu'une grande experience? Ce ſont des épreuves ſouvent réiterées dont les effets ſe trouvent toujours les mêmes; C'eſt une eſpece de certitude acquiſe par un long uſage d'operations faites avec beaucoup de jugement & de reflexions, ſans quoi l'experience eſt trop legere & ne peut tirer à conſequence.

Or il faut pour cela que les occaſions ſoient frequentes & aiſées à trouver; Qu'on trouve dans les differens ſujets une même uniformité pour les cas, les circonſtances, les temperamens, l'âge, les forces, l'habitude, mais ſur-tout pour les cauſes morbifiques; Car ſi ces cauſes different entre elles, il faudra des remedes tout differens, puiſque par la raiſon des Contraires, *Contraria contrariis curari debent ac repelli, quemadmodum in temperatis, ſimilia ſimilibus conſervari.*

Mais ces occaſions uniformes en

tout ſont rares, ou elles échappent promptement; Les cas different, les circonſtances varient, les temperamens changent, l'âge avance, les forces diminuent, l'habitude & le comportement des uns n'eſt pas celui des autres, les lieux, les ſaiſons ont des poſitions & des aſpects tout differens; Je veux même qu'un remede ait réuſſi pour une maladie ſimple, Il ne ſuffira pas dans une maladie compliquée.

Sur quoi donc aſſeoir un jugement ſi ſolide? Sur quoi fonder cette grande experience dont ſe flattent certaïnes gens, encore pour ainſi dire à la fleur de l'âge, & à peine inſtruits de leur profeſſion? Les en croira-t-on aveuglément? C'eſt cependant un abus qui n'eſt aujourd'hui que trop commun.

Quant à ceux qui ſe vantent d'avoir un Secret; Je voudrois ſçavoir ce qu'ils entendent par ce mot de Secret.

N'en eſt-ce un, que parce qu'ils

ne veulent pas s'en expliquer ? Ou bien eſt-ce une nouveauté qui vienne de leur crû ? Perſonne n'en a-t-il encore eu connoiſſance ? Ne l'ont-ils pas pillé dans quelque Livre ? Ou s'ils le tiennent de quelqu'autre, celui-là n'a-t-il pas été lui-même le Compilateur ?

Si cela eſt, peut-on appeller du nom de Secret, ce qui a été mis en dépôt chez tout un Public... S'il n'eſt Secret que parce qu'on ne veut pas s'en expliquer, rien ne ſera ſi commun que ces ſortes de Secrets.

Pour moi j'appellerai volontiers du nom de Secret, une découverte faite par un homme de talent & expert, qui par une mûre & ſolide réflexion ayant connu & approfondi la véritable cauſe d'un effet, par exemple d'une telle ou telle Maladie, s'applique enſuite à faire choix dans la connoiſſance qu'il a des ſecours naturels, de ce qui peut la combattre puiſſament & efficacement ; Il s'en aſ-

sûre ensuite par des expériences réïterées.

Voilà la vraie méthode pour parvenir à la découverte d'un Secret.

L'ayant trouvé par cette voie, il peut dire alors que cela lui est propre & particulier; Il peut se vanter que c'est son Secret; Lui seul mérite la gloire & la récompense de son application, de son travail, de sa découverte; & non pas ces génies bornez qui n'en sont que les échos stériles, & qui voulant se parer des plumes du Paon, méritent qu'on les renvoye à la Fable.

Pensons donc mieux, & convenons que le parti le plus sûr est de s'en tenir à cette louable methode, & d'agir suivant les indications. Voilà l'expérience la plus solide, la mieux confirmée. Voilà le veritable & le meilleur secret.

On pourroit encore citer divers autres abus publics tirés du caprice, de l'interêt, de l'ignorance & de la

bizarrerie ; Mais comme ces premiers nous ont paru les plus essentiels, nous nous en tiendrons à ce que nous en avons dit, d'autant plus que nous aurons lieu d'en toucher encore quelque chose dans les réponses que nous ferons aux objections. Passons maintenant aux abus particuliers.

ARTICLE III.

Abus de la part des malades.

IL n'y a point de Malade qui ne souhaite sa guérison : Mais tous ne sont pas également disposés à employer, comme il convient, les moyens nécessaires pour y parvenir.

On en voit, à la verité, d'assez raisonnables pour se soumettre à tout, & dont la docilité laisse une totale disposition au Medecin, en qui ils mettent une entiere confiance.

Patiens dans leurs maux, ils don-

nent le temps au Medecin de reflechir, aux remedes d'operer, aux Infirmiers de les soigner; Exacts en tout, ils se laissent conduire, prennent regulierement tout ce qui leur est ordonné, & font tout ce qui leur est prescrit.

Ce sont là les seuls Malades qu'on devroit se proposer pour modeles, puisque ce sont les seuls qui dans les regles ordinaires doivent guerir.

1. Abus. Mais combien peu s'en trouve-t-il de semblables, tandis qu'une infinité d'autres, ou ne peuvent souffrir aucun remede, ou n'en veulent que ceux qu'ils choisissent par caprice, & selon leur goût ou leur fantaisie.

Dans cette disposition, quel succès peut-on se promettre? De quoi peut repondre un Medecin? N'a-t-il pas sujet au contraire de se lasser, de se rebuter, d'abandonner de tels malades à leur propre sort?

2. Abus. Il en est d'autres tout-à-fait opposés qui par trop d'inquiétude fati-

guent le Médecin, & ceux qui les soignent; ils prennent toutes sortes de remedes, & on ne leur en donne jamais assez; ils trouvent la Médecine trop bornée, & toujours manquant de Spécifique; Sans cesse de nouveaux scrupules les traversent, leur imagination est continuellement en travail.

Inquiets sur la moindre chose, Il faut aussi-tôt rappeller le Médecin, Ses absences sont trop longues, Ses présences sont trop courtes, Ses visites sont trop rares; Il n'éclaircit pas assez leurs doutes; Il a oublié quelques circonstances qui leur paroissent essentielles; Enfin c'est un Malade qui ne sçait plus où il en est.

Impatient sur l'effet des remedes, & sans en attendre la fin, ou le succès de leur opération, ni sans sçavoir les intentions du Médecin, & le but qu'il s'est proposé, il se plaint que le remede est tantôt trop lent, tantôt qu'il agit trop vîte; tantôt il opere trop, tantôt

il n'opere pas assez...

Allarmé souvent d'un rien, il est toujours dans des perplexités qui lui font appréhender des rechûtes, ou quelque chose de pis. Voilà le sort ordinaire de ceux qui manquent de confiance.

3. Abus On voit une autre espece d'incrédules difficiles à persuader, ou du moins foibles dans leur croyance. Tout ce qu'on peut avancer leur paroît incertain, il leur faut des confirmations, leur doute ne se leve pas facilement; Il faut une Assemblée de Médecins pour consulter; Ce que je n'ai garde de désaprouver dans les cas véritablement douteux & problématiques...

Mais après diverses consultations, leur doute est-il levé? Souvent ils se trouvent plus embarrassez qu'auparavant; Il ne faut qu'un mot contradictoire ou chancelant, pour les jetter dans le trouble; Ils ne sçavent plus quel parti prendre.

N'ayans plus de Médecins à consulter,

sulter, ils s'adressent au premier venant ; & celui qui sçait le mieux flatter, ou qui promet le plus, est celui pour qui l'on croit enfin pouvoir se déterminer.

En vérité ces sortes de Malades sont à plaindre ; & loin d'avancer par-là leur guérison ; ils l'éloignent & l'écartent ; souvent même la rendent incertaine, sans parler du risque qu'ils courent.

On en voit encore qui, tranquiles sur les suites d'une Maladie qui peut devenir serieuse, ne font, tandis qu'ils ne souffrent pas beaucoup, aucune tentative pour couper chemin au progrès qui les menace, sans songer à cette maxime constament vraie. 4. Abus.

Principiis obsta, serò Medicina paratur ;
Cum mala per longas invaluere moras.

Ces sortes de gens, soit par avarice, ou par indolence, soit par le peu de confiance qu'ils ont aux remedes, méritent le sort qui les attend.

Odieux par leur avarice, Blâmables par leur indolence, Dignes de repro-

che par leur peu de confiance, On ne doit pas s'empreſſer de leur préſenter les ſecours dont ils ont beſoin.

Ils languiſſent, mais par leur faute ; Ils ſont dans le riſque, mais ils s'y abandonnent volontairement : *Volenti & conſentienti non fit injuria...* Laiſſons-les en proie à leur caprice, il viendra un tems où ils ſeront aſſez punis par l'endroit même qu'ils auront péché ; Les douleurs ou le péril qui tôt ou tard les ſurprendront, les forceront d'agir ; La Maladie une fois empirée, coutera le triple à l'avare, réveillera l'indolent, déconcertera le méfiant, jettera les uns & les autres dans un repentir qui redoublera leurs maux & leurs inquiétudes.

5. Abus. Enfin on en trouve qui, à la perſuaſion de quelques-autres, croyent bonnement qu'il faut laiſſer agir la Nature ; Qu'elle ſeule ſuffira pour ſurmonter le mal ; Que les remedes ne font que la troubler, ou la détourner de ſes opérations... On cite quelques

exemples, les Malades s'en tiennent-là, patientent, & ne font rien.

Quoique ceux-ci soient beaucoup moins répréhensibles que les précédens, ils ne laissent pas d'être dans l'erreur, & ne sont pas pour cela tout-à-fait exempts de blâme.

Il faut laisser agir la Nature; Il est vrai, mais il faut en même tems l'aider; Souvent elle ne peut se décharger d'un fardeau qui lui est disproportionné, & qui l'accable si on ne lui prête la main pour la soulager; sans quoi ses forces diminuans de plus en plus, elle ne manquera pas de succomber tôt ou tard.

Elle seule suffira pour surmonter le mal: Mais il faut au moins s'instruire de quel mal.

Si c'est une Maladie aiguë, les forces risquent d'être tout-à-coup épuisées; En aura-t-on encore assez de reste; Le tempérament est-il assez robuste pour soûtenir cet assaut impunément? N'y en a-t-il pas un second, un troi-

siéme plus rigoureux à craindre ; Si on n'a pas succombé au premier, ne pourra-t-on pas succomber aux suivans ; C'est à quoi un Médecin doit faire grande attention ; C'est ce qu'il y a de plus à ménager, & à observer dans ces sortes de Maladies.

Si c'est une Maladie chronique ou de longue durée ; Les forces, il est vrai, n'en souffriront pas tant tout-à-coup ; Mais elles se minent peu à peu, & les organes qui contribuent à leur réparation, se trouvant affoiblis ou viciés par la maladie, ne sont plus en état de fournir un chyle propre à les soûtenir ; Il faut par consequent que le Malade tombe dans une langueur qui ne peut avoir que des suites toujours fâcheuses.

Elle seule suffira pour surmonter le mal... Je demande si la Nature sans le secours de l'Art, suffit toujours ; Je ne dis pas pour operer ses differentes productions, mais pour la réparation de tous les dérangemens & maladies

qui surviennent tant aux végétaux qu'aux animaux... Si l'on ne peut admettre l'un sans se méprendre ; Pourquoi l'autre cas seroit-il plus soûtenable.

Les remedes ne font que la troubler, ou la détourner de ses opérations... Oüi, quand ils sont donnés mal-à-propos & à contre-tems ; Mais il en est toujours de convenables & de bienfaisans, quand la maladie souffre guérison, & qu'on sçait les appliquer avec méthode ; La Nature même les souhaite & les recherche, ce qu'elle nous fait assez connoitre par l'exemple de certains animaux qui d'abord qu'ils se sentent attaqués, courent vîte au remede que la Nature leur indique.

On cite des exemples ; Mais quels exemples ? Sont-ils applicables ? Ont-ils tous les rapports & toutes les convenances avec l'un & l'autre Malade ?... Le temperament, les forces, l'âge, &c. se rapportent-ils exacte-

ment? Les circonstances sont-elles les mêmes? Y a-t-il en tout cette uniformité requise pour pouvoir s'y conformer? Si cela n'est pas, ces exemples ne sont ni à proposer, ni à suivre.

Il faut donc convenir, qu'une telle inaction, pour s'être laissé trop legerement persuader, n'est pas exempte de blâme; & que ceux qui donnent de pareils conseils en méritent encore plus, puisqu'on a en outre à leur reprocher d'être la cause primordiale du défaut de guérison des personnes qu'ils ont si mal conseillé.

Je passe sous silence les autres abus de la part des Malades, comme moins essentiels, pour en venir à ceux qui se pratiquent de la part des assistans. C'est ce qui nous reste à faire voir dans le prochain article.

ARTICLE IV.

Des Abus de la part des Assistans.

S'Attendre à la prompte guérison d'un Malade, sans se mettre en peine d'y cooperer autant qu'on le doit ; C'est compter sur un avenir qu'on ne doit pas raisonnablement esperer.

C'est cependant ce dont osent assez souvent se flatter ceux qui sont chargez de la conduite des Infirmes.

Il leur semble que la santé est une chose aisée à rétablir; Qu'il leur suffit d'appeller le Medecin; Que le surplus n'est point à leur charge. Ils se trompent ; & voilà ce qui donne lieu à quantité d'abus de la part des assistans.

Avoir peu de naturel, & manquer d'attention sur la conduite de leurs enfans; Les abandonner à la direction I. Abus.

des Domestiques ou des Etrangers, sans seulement s'informer si tout se passe dans l'ordre : Avoir pour eux au contraire une complaisance aveugle ; leur accorder tout ce qu'ils demandent ; Acquiescer à tout ce qu'ils souhaitent ; C'est là le propre & l'abus des Peres & Meres denaturés ou idolâtres.

1. Abus. Vivre dans l'indifference ; Epargner les secours necessaires, tandis qu'on accorde tout à la sensualité, & qu'on se contente de donner dans l'apparence ; C'est assez le propre & l'abus des Proches & des Alliez.

2. Abus. Taire ce qu'il convient d'accuser ; Se répandre d'ailleurs en discours superflus & mal placés, Se piquer peu d'exactitude & de propreté ; C'est là le foible & l'abus des Domestiques.

3. Abus. Vouloir trop complaire ; Faire les officieux à contre-temps ; Se rendre incommode par trop d'empressemens, de visites, & de rapports ; C'est là le propre & l'abus des personnes interessées, sous prétexte d'amitié & de service affectionné.

Je ne parle point ici de l'interêt, ni de l'avarice qui tariſſent ſouvent toutes les reſſources qu'on doit attendre des ſecours exterieurs, tant pour ce qui concerne les alimens & autres commodités, que pour ce qui regarde les Médicamens, & tout ce que l'art ſçait mettre à propos en uſage.

Quand les choſes ſe pratiquent de cette maniere; Loin d'eſperer une prompte guériſon, on doit s'attendre au contraire à la voir fort reculée, puiſqu'encore une fois; ce n'eſt pas aſſez que le Medecin faſſe ſon devoir; Mais qu'il faut qu'il ſoit ſecondé de la part du malade, des aſſiſtans, & de tous les ſecours extérieurs.

Au ſurplus il ne faut pas s'imaginer qu'il ſoit néceſſaire que toutes ces circonſtances manquent à la fois; Il ſuffit qu'on en néglige une eſſentielle; Je ne dis pas ſeulement pour retarder la guériſon, mais même pour rendre ſouvent inutiles les remedes & les ſuccès précédens.

C'est dans tous ces differens abus que consiste un des grands obstacles pour la réussite des maladies. Voilà une partie des épines qu'il n'est pas facile à la Medecine pratique de détruire.

Cependant malgré toutes ces considérations, & par le plus grand de tous les abus, le public en cela très-injuste (car il en est un de ce genre) ne voulant pas se condamner lui-même, ni imputer aux Malades, ou aux assistans, non plus qu'au manquement des secours exterieurs ce peu de reussite, l'impute pour l'ordinaire au Medecin seul, ou aux foibles lumieres de l'Art, & s'érigeant en Juge, quoi qu'incompétent & mal fondé, il taxe l'un d'ignorance, & l'autre de science aveugle & purement conjecturale.

Tâchons encore une fois de lever le bandeau qui lui cache la verité, afin que mieux instruit, il soit plus circonspect dans ses jugemens; c'est ce que

nous nous sommes proposés de faire en finissant ce petit traité par des reponses à differentes objections, qui loin d'affoiblir ce que nous avons avancé ne peuvent servir qu'à le confirmer de plus en plus.

CHAPITRE II. ET DERNIER.

Dans lequel on repond à differentes Objections.

IL semble qu'on prenne à tâche de décrier la Medecine, & loin de lui procurer l'estime qu'elle merite, on fait tout ce qu'il faut pour la faire tomber dans le mépris.

C'est ce qui fait qu'elle est si souvent négligée, & que bien des gens, loin d'y avoir recours dans le besoin, évitent de s'y adresser sous pretexte qu'elle n'a pas de lumiéres suffisantes pour agir de la maniere qui convient le mieux.

C'eſt là particuliérement l'ouvrage de cette ſorte de public dont nous venons de parler, qui dit, & qui prétend que la Medecine n'eſt qu'une ſcience aveugle & purement conjecturale, ſur laquelle par conſequent on ne doit pas beaucoup s'aſſurer.

I. Objection.

C'eſt ce même public mal inſtruit qu'il faut ici tâcher de convaincre, en lui faiſant ſentir que cette idée dont il eſt trop prévenu, n'eſt elle-même qu'une conjecture erronée, ſur laquelle par conſequent on ne doit faire aucun fond.

Je ne veux pour cela qu'employer ce que nous avons dit ci-devant, & y joindre les reflexions ſuivantes.

J'ai donné à entendre que la bonne Phyſique étoit la porte, & comme la pierre fondamentale de la Médecine: Que ſans ſon ſecours un Medecin ne pouvoit aiſément rendre raiſon ni des Phénoménes & ſymptômes particuliérs, ni des cauſes tant internes qu'externes des maladies, non plus que de

l'usage des facultés, d'autant plus que ses principes deviennent communs & applicables à la Medecine.

Cela étant une fois bien averé, Dira-t-on que la Physique n'est qu'une science purement conjecturale ? N'a-t-elle pas ses axiomes incontestables ? S'avise-t-on de combattre ses principes qui servent de base à nos plus solides raisonnemens, & à developper les expériences les mieux établies ? Si donc on trouve en elle de la certitude, pourquoi n'y en auroit-il pas dans la Medecine ?

Mais la Médecine elle-même a ses principes, ses axiomes, ses observations, ses expériences ; Elle sçait rendre compte de sa conduite, & de ses operations.

Elle est riche en principes. L'Anatomie ; La connoissance des choses naturelles, non naturelles & contre nature, qui forme une partie de ses Instituts ; La Matière Medecinale ; L'Histoire des Maladies, & toutes les au-

tres connoissances qui sont de son ressort, lui en fournissent un très-grand nombre.

Elle est fondée en axiomes qui sont autant de démonstrations. On en peut citer quantité, lesquels sont reçus & unanimement approuvés, autorisés par l'usage journalier qu'on en fait, verifiés par l'experience.

Il est, par exemple, hors de doute, 1. Que les contraires se détruisent, ou, ce qui est la même chose, se guerissent par les contraires; Qu'ainsi les maladies qui viennent de replétion, sont dissipées par les Evacuans; Que ceux qui tombent malades par inanition, se rétablissent par le moyen des Restaurans, &c.

2. Que la conservation, l'entretien, la réparation des semblables s'operent par l'addition de ce qui leur est analogue, ou d'une nature à pouvoir se transformer en semblable: Ainsi le Chyle repare le Sang & la Lymphe; Et par leur moyen toutes les autres

parties du corps sont pareillement entretenuës & reparées, &c.

3. Que la cause étant entiérement détruite, l'effet cesse; Ce qui ne peut arriver tandis que l'agent reste en vigueur.

4. Que les Derivés participent de la nature de leurs Principes; Qu'ainsi le Chyle étant une fois mal conditionné, le sang qui en est formé ne peut contracter que des vices qu'il communique ensuite à la Lymphe, au Suc Nourricier, aux Esprits, &c.

5. Que les reliquats des causes morbifiques ont coutume d'occasionner des rechûtes, lorsqu'une fois ils reprennent vigueur, parce qu'alors ils servent d'un nouveau levain.

6. Qu'en vain veut-on combattre les simptômes, si on ne s'attache à detruire ce qui est de plus urgent; Que par consequent il faut abandonner le moindre, pour donner sa principale attention à l'essentiel.

Tous ces Theorémes & quantité

d'autres ſont-ils de ſimples conjectures ? Ne ſont-ce pas autant de dogmes inconteſtables? La ſcience qui eſt fondée ſur de tels principes ne ſera-t-elle donc que conjecturale ? Ne pourra-t-on pas l'appeller methodique?

Ses Obſervations ſont ſans nombre. Sans parler ici des Aphoriſmes, qui ſont autant de faits obſervés par nos premiers Maîtres ; Combien du depuis quantité d'habiles Praticiens ne nous en ont-ils pas laiſſées par tradition, leſquelles juſqu'à preſent ne ſe ſont point démenties.

L'Anatomie & les diſſections nous en fourniſſent une quantité prodigieuſe... La Semeiotique nous inſtruit des Signes Pathognomoniques & Univoques... L'Hygiene nous développe la connoiſſance des choſes non naturelles fondée ſur leur uſage... L'Hiſtoire des Maladies nous en fait une juſte deſcription, nous montre en quoi l'on doit diſtinguer l'une d'avec l'autre, nous fait ſentir leur rapport

port, ou dénote leur complication ? Ce sont là autant d'observations faites avec réflexion & jugement.

D'un autre côté, Que d'expériences nos Auteurs modernes, dont les noms seront toujours fameux & vénérables à la Postérité, n'ont-ils pas tentés avec succès ?... Soit en fait d'Anatomie, qui nous a fourni tant de découvertes, non seulement par les dissections, mais encore par l'usage des injections faites dans les Animaux vivans ; Soit en fait des differens Mixtes qu'on a décomposé par autant de dissolvans propres, que la Chymie a inventé pour en connoître la nature & les principes ; Ce qui a donné lieu de les ranger sous differentes Classes à proportion de leurs vertus, en consequence des essais réïterés qu'on en a fait avec tout le succès possible.

Tant de faits observés avec de si sages précautions, puisés dans des sources aussi fecondes, par des Genies

si éclairés, si connus, si véridiques; ne passeront-ils que pour conjectures?... La Science qui en resulte & qui les rassemble, sera-t-elle vaine & sans crédit?

Peut-être n'en aura-t-elle pas beaucoup auprès de ceux qui n'en ayant aucune idée, se laissent aveuglément entraîner par le torrent, & cela sur de faux préjugés; Aussi s'embarrasse-t-on peu de leur suffrage.

Il n'en sera pas de même de ces sages estimateurs qui en connoissent l'étenduë & le prix; C'est à ces hommes prudens qu'il appartient d'en juger, lesquels pésant tout au poids du Sanctuaire, sçavent lui rendre la justice qui lui est dûë, & ne peuvent s'empêcher d'avoüer que c'est une Science sagement & solidement établie, que ses lumieres viennent d'en haut, que le doigt de Dieu y a travaillé.

2. Objection. Mais, dira-t-on; Si c'est une Science si solide, si methodique, si étenduë

par ſes connoiſſances ; Pourquoi tant de contrarietés dans les ſentimens ? Pourquoi tant de ſuccès manqués ? Pourquoi tant de maladies ſans guériſon ?

A cela je répons, Que loin d'imputer tous ces défauts à l'inſuffiſance de l'Art, On doit plutôt les attribuer, ou à ceux qui l'exercent, ou à ceux qui doivent les ſeconder, ou au défaut des ſecours, ou même au caractere des maladies.

C'eſt aux plus habiles à ſçavoir mieux déterminer la nature des maladies, à mieux en approfondir les cauſes, à mieux en connoître le ſiége principal ; & c'eſt à quoi l'on doit d'abord s'appliquer.

La Médecine fournit des guides pour y parvenir ; C'eſt par le moyen des Signes ; par une ſerieuſe attention, ſur ce qui a precedé ; ſur les ſuites, ſur les fonctions leſées.

La contrarieté des ſentimens ne vient ſouvent que du défaut d'atten-

tion à ces sortes de circonstances, ou du défaut de pénétration, par l'imperitie de ceux qui se mêlent d'exercer. Aussi voit-on moins d'opposition entre d'habiles gens, qu'entre des demi-sçavans.

C'est à la honte de ceux-ci, qu'on voit de si fréquentes contradictions, & on ne doit pas en être surpris; Le nombre n'en est que trop grand.

Il arrive même assez ordinairement que plus il y a d'ignorance, plus il y a d'entêtement de leur part; moins ils sont habiles, plus ils s'imaginent exceller dans leur Art.

Rebutés de la vaste étenduë de cette étude & de ses difficultés, plusieurs se contentent d'en effleurer une partie; & avec cette connoissance superficielle, ils se croyent plus de lumieres que les gens les plus consommés, parce qu'ils ne sçavent pas jusqu'où va la perfection de cette Science, & qu'ils s'en font une idée conforme au peu de progrès qu'ils ont fait,

& à leurs foibles lumieres.

Ces sortes de contradictions ne doivent point tirer à consequence à l'égard des vrais Médecins, ni empêcher qu'on ne les consulte dans les cas douteux, & lorsqu'il y a des complications, car c'est alors sur tout qu'on peut dire que le jugement est difficile.

Leur pénétration & leur probité ne manqueront pas de concilier les esprits, & les feront statuer sur ce qui sera de plus à propos, & de plus avantageux aux Malades.

Quand le succès vient à manquer; ce n'est pas toujours au Médecin, moins encore à l'Art qu'il faut s'en prendre; Celui-ci fournit toujours les connoissances & propose les moyens; Celui-là peut avoir donné tous ses soins à les faire valoir; Mais tout a-t-il correspondu aux bonnes intentions de l'un & de l'autre? Les Malades, les Assistans ont-ils faits leurs devoirs? Les secours exterieurs n'ont-ils pas manqué? N'a-t-on rien negligé? Tout

a-t-il été ponctuellement observé? Si tout cela n'a pas été effectué, doit-on être surpris du peu de succès.

La Medecine n'en doit pas être plus decreditée, quoi qu'il y ait beaucoup de maladies qui ne reçoivent point de guérison; Car, Ou elles sont d'une nature à pouvoir être guéries; Ou elles sont incurables.

Si par elles-mêmes elles n'admettent point de guérison, la Medecine s'en trouve bien déchargée: On n'a rien à lui reprocher; Elle les a regardé comme incurables, elle les a déclaré telles; & quoi qu'elle entre dans leur détail pour en faire connoître le caractere, elle ne prétend pas leur faire changer de nature, elle en connoît l'impossible; Elle en tire un pronostic conforme à l'idée qu'on en doit avoir, elle abandonne même le Malade; Ou si l'on fait tant que de l'engager à lui donner quelque secours, elle n'en promet tout au plus que de Palliatifs, soit pour prolonger,

ou pour mitiger, parce qu'elle sçait qu'en pareil cas, il n'y a nul Spécifique.

Que pourroit-on de plus exiger d'elle?.. *A privatione totali ad habitum non datur regressus*... Les fonctions de la Partie affectée sont pour ainsi dire abolies, la cause est enracinée & indomtable, le Malade ne pourroit résister à la violence ou à la longueur des remedes, on en reconnoîtroit même dans la suite l'inutilité ; elle agit donc prudemment...

Ne vaut-il pas mieux en effet laisser en repos subir au Malade le sort qu'il ne peut éviter, que de le fatiguer mal à propos, & sans nulle esperance de succès : Elle ne sçait point assurer le gain d'une cause, lorsqu'elle est évidemment mauvaise ; Elle laisse à l'Empyrique & au Charlatan à promettre tout ce qu'ils voudront.

Si les maladies sont d'une nature à pouvoir être guéries, sans cependant qu'on y parvienne, Ce ne peut être,

que par les raisons alleguées ci-devant ; Ou parce qu'on ne s'adresse pas à des gens assez éclairez ni assez méthodiques, pour en procurer l'entiere guérison.

3. Objection. On a vû, dit-on, toute la Medecine, & cependant on ne s'en trouve pas mieux ; On a pris tous les remedes imaginables, & cela inutilement.

Peut-on dire qu'on a vû toute la Medecine, quand parmi le grand nombre de Medecins, à peine en a-t-on consulté comme il faut un ou ou deux, tandis qu'on va conter ses douleurs à cent personnes triviales qui toutes s'ingerent de donner des avis sans être au fait de la maladie : On les suit, mais il est vrai que souvent on n'en est pas plus avancé.

Quand on dit, J'ai pris tous les remedes imaginables, J'ai épuisé la Medecine ; N'y a-t-il donc point de remedes autres que ceux qu'on a pris ? Et peut-on tarir une source qu'on n'est pas seulement allé reconnoître ?

On croit avoir tout fait quand on a pratiqué la Medecine de *Moliere ;* & qu'une saignée faite, ou un lavement & une purgation donnée au hazard, doivent suffire pour guérir radicalement toutes sortes de maladies, comme si leurs differentes causes devoient céder à ce genre de remedes, & qu'il n'en fallut point d'autres pour les combattre ou pour en détruire ce qui en reste ; A quoi aboutiroient donc toutes les autres Classes des Remedes qu'on nomme Alterans, & qui sans procurer d'évacuation, servent à changer la qualité & la consistence des humeurs ?

Il y en a qui par une fausse économie qui tient assez de l'avarice, disent hors des vives douleurs & dans les maladies de longue durée ; Pourquoi s'assujettir à un regime si desagréable & si pénible ? Nos jours sont contez, on n'en allongera pas le cours, il vaut donc autant & mieux encore laisser là la Medecine, & toutes ses précau- 4. Objection

tions ? Pourquoi d'ailleurs se mettre dans de si grands frais? Il faut des Honoraires au Medecin, payer un Apoticaire, satisfaire un Chirurgien; A quoi bon tant de visites, d'ordonnances, de préparations de remedes, sans compter les autres dépenses extraordinaires.

On en voit d'autres qui se laissent persuader de ne fonder leur guérison que sur les vœux & les Pelerinages.

Ils les adressent à differens Saints, suivant les differentes maladies, tandis qu'ils négligent absolument les secours & les ménagemens ordinaires.

On prolonge de plein gré, & souvent on laisse aigrir le mal, que l'on néglige en attendant qu'on accomplisse son vœu.

On se met enfin en devoir de l'accomplir, souvent sans y apporter les dispositions necessaires.

Si l'on n'est pas exaucé, on se persuade qu'il est inutile de plus rien entreprendre; on croit son mal incura-

ble; On neglige ensuite tout le reste.

Je n'ai garde, & à Dieu ne plaise, que je blâme ici la véritable dévotion, ni que je mette des bornes à la toute-puissante & infinie misericorde.

Je sçai que le don des miracles est l'appanage des Saints; Que le Tout-puissant les opere & les accorde à leurs mérites & par leur intercession; Sur tout quand celui qui adresse ses vœux, & pour lequel ils s'interessent, soutient sa priere d'une foi vive, d'une humilité profonde, & d'une parfaite soumission à son expresse volonté.

Leur dessein est alors louable, je l'avouë; On ne peut trop s'assurer de la protection divine, mais on ne doit rien négliger de son côté; *Hæc quidem oportuit facere, sed illa non negligere.*

Comme je ne parle ici que des abus, & que les demi-Devots n'en sont pas exempts; Tâchons encore de faire revenir ceux-ci, aussi-bien que les faux œconomes, d'une erreur qui leur est

également commune & préjudiciable.

JE demande premiérement à ceux qui craignent la dépense, s'ils ont jamais bien connu le prix de la santé, pour mettre en paralelle ce qu'il en peut coûter pour la recuperer, avec sa valeur & ses avantages. Qu'on pése l'une & l'autre dans une juste balance, & on connoîtra laquelle des deux doit l'emporter effectivement.

LA santé sans les richesses est un vrai bien par elle-même; On le voit par l'embonpoint de certains Pauvres au milieu de l'indigence.

Les richesses sans la santé peuvent à peine passer pour un bien; J'en atteste la bonne foi de la plûpart de ces riches infirmes qui languissent dans le centre de l'abondance.

IL en coûte pour récuperer cette santé, J'en conviens; Il faut satisfaire tous ceux qui ont contribué à son rétablissement, Cela est juste. Peut-on trop récompenser ceux qui nous

remettent en poſſeſſion d'un ſi précieux treſor.

Un Medecin a dépenſé beaucoup en voyages ; Il a conſumé ſa jeuneſſe à travailler pour ſe perfectionner dans ſon Art ; Il riſque ſouvent, par les mauvaiſes exhalaiſons ſa vie & ſa ſanté, pour la procurer aux autres, & on le croiroit bien récompenſé de lui avoir ſeulement payé quelques viſites pour tout honoraire, comme ſi c'étoient les démarches qui guériſſent, & non le ſçavoir faire, ou s'il ſeroit obligé d'aller voir le malade, ſi celui-ci pouvoit l'aller trouver ; Mais c'eſt à quoi la plûpart ne croyent pas devoir faire attention, tant on ſe pique peu de reconnoiſſance à cet égard.

En verité, l'homme s'aveugle lui-même ſur ce qui eſt de plus eſſentiel ; On n'épargne ni dépenſes, ni ſoins, ni voyages, ni fatigues ; On rend viſites ſur viſites, on va quelquefois juſqu'à la baſſeſſe & la fourbe, ſouvent même on ruine ſa ſanté & ſes biens à

la pourſuite d'un procès qu'on ſoutient de plein gré, quoiqu'à grands frais, où il ne s'agit pour l'ordinaire que d'un ſimple interêt, ou d'un entêtement dans lequel on s'opiniâtre; Tandis qu'on regrette la dépenſe qu'on eſt conſcientieuſement obligé de faire pour rétablir une ſanté utile au public, ou néceſſaire au ſoutien d'une famille.

Elle vaut bien, ce ſemble, ce qu'il en pourroit coûter, & les aſſujettiſſemens auſquels on doit ſe livrer; Si l'on reflechit d'ailleurs que tant qu'on eſt infirme & languiſſant, on ne peut ſoutenir long-temps une fortune que la ſanté ſeule peut quelquefois dans peu meliorer.

Nos jours ſont contés, ajoûte-t-on; On a beau faire, on n'en allongera pas le cours.

La vie, il eſt vrai, a ſes bornes, qu'il n'eſt pas donné à l'homme de franchir; La Mort eſt un tribut dont pas un n'eſt exempt; Il faut néceſſai-

rement tôt ou tard, & sans exception d'âge, le payer à la nature.

Qu'oiqu'on ne puisse revoquer en doute une verité si constante, dont on voit de si frequens exemples; On ne laisse pas de s'écrier quelquefois, comme par surprise: Quoi, un tel est mort! Hélas! Il n'étoit pas encore bien âgé; A peine avoit-il atteint soixante ans; comme si la mort devoit toujours attendre le grand âge.

Il n'y a point de momens reservés, où elle ne puisse se montrer; L'enfant qui vient de naître, n'y est pas moins exposé que l'homme parvenu à la derniere vieillesse; La puissance, le crédit, l'autorité, les richesses ne peuvent en exempter.

Pallida Mors æquo pulsat pede pauperum tabernas,
Regumque turres. Horat. Lib. 1. Ode 4.

Ou comme l'a interprété un autre fameux Poëte:

La Mort a des rigueurs à nulle autre pareilles, Malherbe.

On a beau la prier,
La cruelle qu'elle eſt ſe bouche les oreilles;
Et nous laiſſe crier.
Le pauvre en ſa cabanne, où le chaume le couvre,
Eſt ſujet à ſes loix:
Et la Garde qui veille aux barrieres du Louvre
N'en defend pas nos Rois.

EN effet, il n'y a point pour elle de lieu inacceſſible; La ſante la plus vigoureuſe doit s'y attendre; Par tout cette impitoyable exerce ſon rigoureux empire; C'eſt un arrêt general & irrévocable. *Statutum eſt omnibus hominibus ſemel mori.*

Nos jours ſont comptés. Je ſçai & je tiens pour certain, Que les vûës de Dieu ſont impénétrables; Que ſes deſſeins ſont la ſageſſe même; Que ſes decrets ſont immuables; Que ſa parole n'eſt autre que la ſeule verité; Que ſes volontés ſont toujours ſuivies de leur execution; Je le ſçai, Je le confeſſe.

Mais

Mais sans sortir des bornes d'une foi toujours ferme, toujours soumise N'est-il pas croyable que quoique Dieu par une bonté singuliere ait d'abord eu dessein de laisser jouir l'homme de la vie, suivant son cours naturel, sa prescience ayant vû qu'un grand nombre abuseroit librement de ses bontés, & feroit tout ce qu'il faut pour s'opposer à ses bienfaits, il a resolu de les abandonner à la fureur de leur caprice, & en consequence a abregé des jours dont ils ne se sont pas soucies de jouir.

Je n'ai garde de vouloir approfondir une matiére aussi délicate; Je laisse d'un cœur soumis à la sage Théologie une question qui est proprement de son ressort; C'est à elle à nous en instruire; C'est à elle qu'il appartient de décider.

Mais à juger de l'homme par sa conduite irreguliere, ne diroit-on pas que, quoique la mort soit déja assez prompte d'elle-même, & qu'on ne puisse

absolument la retarder lorsqu'elle est proche & prête d'agir, il voudroit encore l'obliger, pour ainsi dire, à se hâter davantage, & qu'il va même au-devant d'elle lui porter une espece de défi.

La crapule, l'intemperance du sexe, l'emportement, le désespoir, le morne chagrin, les cas fortuits, les accidens auxquels on s'expose volontairement, la négligence des précautions qu'on auroit pû prendre, & des secours qu'on auroit pû apporter à temps, sont autant d'aiguillons qui la sollicitent & qui la pressent comme malgré elle à lancer le coup fatal qui termine des jours qu'elle auroit laissé couler plus long-temps & avec plus de tranquillité, suivant l'ordre qu'elle en auroit reçu de la divine Providence, si l'homme peu docile & peu soumis à son Créateur, qui lui avoit donné une raison & tant de puissans secours pour s'en servir utilement & à propos, ne les eût rendu vains & inu-

tils par son opiniâtreté ou son indolence.

Qu'on dise après cela que l'homme n'est pas lui-même l'auteur & l'ouvrier de sa propre perte, lui qui a pour ainsi dire, obligé Dieu à retirer ses bontés, & à ne point manifester ses premiers desseins.

Quant à ceux qui se reposent sur le miracle pour leur guérison, je me contenterai de leur dire que la divine sagesse n'est point attenuë à ce miraculeux & prompt soulagement; Elle l'opere quand il lui plaît, mais elle attache pour l'ordinaire ces sortes de guérison à l'usage des secours qu'elle a donnés; Elle laisse agir les causes secondes qui reçoivent d'elle toute leur vertu.

Il est même à croire qu'elle n'envoye souvent les infirmités, que pour faire rentrer l'homme en lui-même, & mettre sa docilité à l'épreuve; Elle exige de sa part une soumission parfaite aux sages loix qu'elle a presci-

tes, & veut qu'il les execute. *Qui te creavit sine te, non te salvabit sine te.*

Le crédit des Saints est grand, Je l'avouë; Ils méritent tous d'être honorés, & on le doit; Mais obéïr & se soumettre à Dieu qui veut le plus souvent qu'on employe les secours qu'il a donné, c'est de toutes les bonnes œuvres & de tous les sacrifices celui qui lui est des plus agréable.

Je crois en avoir assez dit sur ce sujet; mais pour couper court sur toutes les autres objections moins essentielles. J'ajoûte qu'il est constant, ainsi que nous l'avons fait voir, que Dieu a établi la Medecine comme nécessaire; qu'il veut qu'on la respecte, Qu'on y ait recours dans le besoin aussi-bien qu'aux remedes qu'il a créés pour l'utilité de l'homme. Qu'on dise après cela, si l'on veut, que ce n'est qu'une science vaine & inutile.

Il faut cependant convenir que de tous ces abus & de ces faux préjugés, il en resulte un veritable obstacle à la

plus grande perfection de la Medecine, & conſequemment au bien public & particulier.

L'indifference qu'on a pour la Medecine, à laquelle on néglige ſouvent de s'adreſſer, fait qu'elle ſe trouve privée de quantité d'obſervations toujours avantageuſes à l'Etat.

Les Medecins pareillement rebutés par les mêmes motifs, ſe trouveront-ils encouragés à faire les dépenſes neceſſaires, & à ſe donner toutes les peines pour approfondir & perfectionner l'Art, tandis qu'ils verront leurs travaux ſi peu goûtés, & ſi mal recompenſés.

Si on ne ſe fût point adreſſé à Hippocrate, auroit-il pû donner tant d'Aphoriſmes; Si on avoit toujours écouté les Charlatans & les femmelettes, les Maîtres de l'Art & les grands Praticiens auroient-ils eû tant d'occaſions pour établir les fondemens ſolides d'une pratique ſi utile dont on goûte aujourd'hui tout le fruit.

Quelle obligation n'a-t-on pas euë à nos derniers Souverains, & ne doit-on pas avoir à ces vrais Peres de la Patrie, lesquels dans les Maladies Epidémiques ou Sporadiques, qui enlevoient tant de Chefs de Famille & tant d'indigens, ont à leurs frais envoyé des Medecins avec tous les secours nécessaires, pour par leurs soins arracher ces infortunés à une mort évidente & prochaine ; Ils en ont découvert les causes, & ont effectué par leurs recherches attentives ce que cette tendresse paternelle avoit le plus à cœur.

Que me reste-t-il maintenant sinon de conjurer les Puissances d'imiter un si glorieux exemple ? Les Magistrats de tenir la main à l'exécution des sages Edits qui concernent la santé, & qui ne tendent qu'au bon ordre. Le Public d'ouvrir enfin les yeux, de se défaire de toute fausse prévention, & de recourir à temps aux secours salutaires de la Medecine ; Les

Médecins de se perfectionner de plus en plus, de redoubler leurs attentions, & de se réunir pour le bien & la satisfaction des Infirmes ; les Malades d'être plus dociles & plus traitables ; Les parens mieux intentionnés, ou plus reservés ; Les Infirmiers plus affectionnez ; Les Assistans plus circonspects ; Afin que Dieu benissant les soins & les travaux, un chacun puisse par un mutuel concours, partager la gloire d'avoir cooperé au rétablissement & au maintien de ce riche trésor, Je veux dire, de la santé, qui fait le plus grand agrément de la vie, & qui contribuë infiniment à enrichir le public, & à soutenir les familles particulieres.

C'est ainsi qu'on parviendra à se rendre agréable à ce divin Maître, qui comme un bon Pere, n'a donné tous les secours temporels qu'en vûë de conserver à ses enfans la vie & les avantages de cette même santé qui fait tout l'objet & l'atten-

tion de la Medecine qu'il a éteblie pour cette fin, & dont lui seul est l'auteur, le guide & l'appui.

ACTIONS DE GRACES AU SOUVERAIN MEDECIN.

C'EST par vous, MAJESTE' SUPREME, c'est par votre grace & votre secours que j'ai commencé ce petit ouvrage, & c'est par vous que je veux le finir. Vous êtes le principe & la fin de toutes choses; je vous dois & vous rends le tribut de ce qui vient de vous seul, De ce qui n'appartient, & ne doit retourner qu'à vous seul.

Existant par vous-même, rien n'existe que par vous: Hors de vous tout étoit dans le néant; Votre seule parole en a tiré tous les Etres; Votre sagesse les a doüés chacun de leurs propriétés; L'ordre qui y subsiste n'est main-

tenu que par votre ordre.

Unique, Eternel, Immense, Ineffable, Infini, Vous êtes le centre de toutes perfection, Vous êtes la lumiére par essence. Les intelligences, l'homme que vous avez créé, & pour qui vous avez tout créé, ne subsistent, ne pensent, n'agissent, n'operent que par vous.

Par une prérogative singuliere, Vous avez pétri l'homme de vos mains, Vous l'avez animé de votre souffle, Vous l'avez établi Roi sur toute la terre, Vous lui avez imprimé le caractere de votre Divinité, Vous en avez fait votre image & votre ami.

Touché de ses infirmités, & malgré ses ingratitudes, Vous n'avez voulu le laisser manquer d'aucun secours: Vous lui avez donné la vie & la santé, & vous vous êtes chargé de la lui conserver, & de la lui rendre quand il l'auroit perduë.

Vous en avez établi tous les moyens, & vous avez voulu vous ser-

vir de l'Homme même que vous avez éclairé pour secourir l'homme infirme.

Vous avez ordonné à ce dernier de se soumettre à la Medecine ; Vous avez voulu qu'on l'honorât, & qu'on respectât en elle cette tendre bonté qui vous fait agir, & qui ne se lasse jamais quand on l'implore avec soumission & confiance.

Vous voyez à regret qu'on la néglige contre vos ordres, & vous désapprouvez les abus qui se glissent dans l'usage qu'on en doit faire; Vous m'avez inspiré le projet de les faire sentir, & vous n'avez pas rejetté mon impuissance ; Vous m'avez fait naître les idées; Vous avez conduit ma main; Tout ce qui y est de bien vient de vous ; Les defauts sont mon seul partage.

Daignez, Seigneur, benir mes intentions; C'est à vous que je m'adresse; C'est en vous seul que j'espere ; Achevez votre ouvrage.

C'eſt à vous à rectifier les cœurs & les eſprits, à diſſiper les abus, à reformer les ſentimens, à changer les habitudes, à confondre l'opiniâtreté, à briſer l'endurciſſement.

Daignez donc répandre vos lumiéres & vos bénédictions ſur la Médecine, ſur ceux qui l'exercent, ſur les remedes, ſur les malades, ſur ceux qui les ſoignent.

Donnez à l'Art le ſuccès des moyens, la prudence & le courage à ceux qui l'exercent, la vertu aux remedes, la patience & la docilité aux malades, le zele, la force & la perſeverance à ceux qui en ont ſoin, & que le tout ne tende qu'à la gloire de votre ſaint Nom, au rétabliſſement des Infirmes, au ſalut & à l'avantage du public.

Soli Deo Trino & uni laus omnis, honor & gloria.

FIN.

TABLE
DES TITRES,
CHAPITRES ET ARTICLES
Contenus dans ce Traité.

PREMIERE PARTIE.

Des Prérogatives, de l'Excellence, & des Avantages de la vraie Medecine, *page* 1

CHAP. I. *De l'origine de la Medecine : Qu'elle tire sa source de Dieu même*, 3

CHAP. II. *De l'objet de la Medecine ; Que son Objet est des plus nobles*, 11

CHAP. III. *De la fin de la Medecine ; Que cette fin est excellente*, 31

CHAP. IV. *Que la Medecine est une Science solide & vaste par l'étenduë de ses connoissances*, 40

CHAP. V. *Que la Medecine est difficile à cultiver, & delicate dans sa Pratique,* 57

SECONDE PARTIE.

Idée du vrai Medecin, de l'Empyrique, & du Charlatan.

CHAP. I. *Du caractere du vrai Medecin,* 69
ART. I. *Que le vrai Medecin doit être homme de probité,* 70
ART. II. *Que le vrai Medecin doit être instruit dans l'Art de remedier aux Maladies,* 74
CHAP. II. *Du caractere de l'Empyrique & du Charlatan,* 77
ART. I. *Que l'Empyrique & le Charlatan ne sont rien moins qu'hommes de probité,* 80
ART. II. *Que l'Empyrique & le Charlatan sont mal instruits dans l'art de remedier aux maladies,* 86

TROISIE'ME PARTIE.

Dans laquelle on traite des differens abus qui se gliſſent dans l'exercice de la Medecine.

CHAP. I. *Source de ces abus*, 91

ART. I. *Abus de la part des Membres de la Medecine*, 92
ART. II. *Abus de la part du public*, 102
ART. III. *Abus de la part des Malades*, 107
ART. IV. *Abus de la part des Aſſiſtans*, 127
CHAP. II. & dernier. *Dans lequel on repond a differentes objections*, 131
Actions de graces au Souverain Medecin, 160

Fin de la Table des Chapitres.

TABLE
DES MATIERES
Contenuës dans cet Ouvrage.

A.

ABONDANCE de la Transpiration de nos Corps, *page* 17
Abus qui se glissent dans l'exercice de la Medecine. Source de ces Abus, 91
Abus de la part des Membres de la Medecine, 92
des Malades, 117
des Assistans, 127
des Peres & Meres, 127 *& suiv.*
des Proches & des Alliés, *ibid.*
des Domestiques, *ibid.*
des personnes interessées, *ibid.*
de la part du Public. Paradoxe à cette occasion, 101
Abus, (premier) 102
deuxiéme, 105
troisiéme, 106
quatriéme, 106
cinquiéme, 111

Abus du trop de facilité à recevoir des Eleves, 99. Edit à cet égard, 100
Abus touchant les Receptes ou Ordonnances, 105
Actions de graces dûës au souverain Medecin, 160
Aigues. Risque dans les maladies aigues, 125
Alterans. A quoi servent, 145
Ame. Ce qu'elle opere en l'homme. Comparée au Soleil, 14
Aphorisme. Ce que c'est, 40. 60
d'Hyppocrate, *ibid.*
de Sanctorius, 18
Art. Son secours est nécessaire pour la guérison des Maladies, 123
Assistans. Doivent cooperer à la guerison des Malades, 127. Quelles sont leurs obligations, 64
Avantages de la Santé. Combien ils sont grands, 36
de la Medecine, 1
Avarice des Malades. A quoi elle les expose, 122
Avis demandé par rencontre, se paye d'une reponse triviale, 103
Axiomes. La Medecine est fondée en axiomes. On en cite, 134

B.

BIENFAITS de Dieu envers les hommes, 4 *& suiv.*

C.

CAPRICE des Malades, 631 118. *& suiv.*
Caractere du vrai Medecin. Il doit être homme de probité. Il doit joindre la science aux bonnes mœurs, 6. 90 *& s.*
Caractere de l'Empyrique & du Charlatan. Ils ne sont rien moins qu'hommes de probité; Ils sont mal instruits dans l'art de guérir 77. *& suiv.*
Catoptrique est du ressort de la Médecine, 49
Charlatans tolerés mal à-propos, 83
Chirurgiens. Ce qui est de leur ressort, 94. 95
Choses exterieures doivent servir à la guérison, 32. 65
Chroniques. On risque dans les maladies chroniques, 124
Chûte des cheveux dans la vieillesse, 19
Colere. Le trouble qu'elle cause, 15
Conclusion de l'Ouvrage, 158

Concrétions pierreuſes ſe forment dans le Corps humain, 26
Conduite de la Medecine dans les trois differens états de la ſanté. Ce qu'elle exige de la part du Medecin, De la part du Malade, Des Aſſiſtans, Des Secours exterieurs, 30 *& ſuiv.*
Conjecture ſur la Medecine mal fondée, 132
Connoiſſance infuſe ſuppoſée, 108
Connoiſſances accruës par les recherches, 8
Contrarieté dans les ſentimens. D'où elle procede, 139
Contre-temps. Les remedes donnés à contre-temps fatiguent la nature, 125
Convulſions & tremblemens. Leur cauſe, 27
Corps graiſſeux & Liqueurs ſulphureuſes du Corps comparés aux ſouphres & liqueurs huileuſes de la terre; Leur uſage, 24

D.

DEBORDEMENS & Fluxions, 22. 23
Decouvertes. Faites par le travail des hommes éclairés, 6. *& ſuiv.*
Défaut de ſanté. Les déſagrémens qui la ſuivent, 38
Devoirs du Medecin, du Chirurgien, du

Pharmacien, 94 *& suiv.*
Devoirs des Domestiques, 34. Leur peu d'attention, 64
Diagnostics, Signes, 53
Dieu. Aime à se servir des causes secondes, 5. Veut qu'on y ait recours, 155. Il veut qu'on fasse une estime singuliere de la Medecine & du Medecin, *Voyez la Preface*, xvij
Dioptrique du ressort de la Medecine, 49
Domestiques. Abus de leur part, 128

E.

ECLAIRS & Tonnerre. Leur cause, 16
Effets des Débordemens & Fluxions, 22. 23
Effets de la Vieillesse, 19
Egard. La Mort n'a nul égard, 152
Eleves trop facilement reçus. Edit à ce sujet, 99. 100
Eloge de la Medecine fait par le S. Esprit, *Voyez la Preface*, xvij
Epidemique. Nos Souverains ont donné de grandes marques d'attention dans le cours des Maladies Epidémiques, 158
Esprit seminal principe de fécondation de l'œuf humain, 29

Etats. Les trois differens états de la santé, 32
Estime de la Medecine & du Medecin recommandée par le S. Esprit, *Voyez la Preface*, xvij
Etendue des connoissances de la Medecine, 42. *& suiv.*
Excellence de la Medecine, 1
Exemples ne sont pas toujours à proposer ni à suivre, 126
Experience sans la science est peu sûre. Temerairement supposée, 111. *& suiv.* Ce qu'on doit entendre par ce mot. Les conditions qu'elle exige pour être bien fondée, 113. La Medecine en fournit quantité, 132. Sur quoi fondée, 137
Experiences souvent incertaines dans la pratique. Pourquoi, 60

F.

Fatiguans Malades, 118. 119
Fecondité. Son principe, 29
Fin de la Medecine est excellente, 31
Fluxions & Debordemens. Leurs effets, 22. 23
Fonctions du Corps humain se font par méchanisme, 50
Fondement pour bien établir une experience, 113

Fondement des Observations & des Expériences de Medecine, 136. 137 La Physique est un des Fondemens de la Medecine, 132

G.

GERME de la Semence. Principe de Fécondité, 28

Graisse & Liqueurs sulphureuses du Corps humain comparés aux Souphres & Liqueurs huileuses de la Terre. Leur usage, 24

Grands avantages de la Santé, 36

Grand nombre de Medecins de nom ; mais peu d'effet, 110

Guerison. La nature ne suffit pas seule pour la guerison des Maladies. Il lui faut le secours de l'Art, 123. Les Assistans doivent y cooperer, 64. 127. Elle est souvent retardée ou manquée par la négligence des précautions, 129. Un remède ne guérit qu'autant qu'il est mis en usage à propos, 102. Source des secours & moyens de guérison, 46. 47

Guerison. Obstacles à surmonter dans les guerisons, 59. *& suiv.* L'Empyrique & le Charlatan mal instruits dans l'art de guerir, 86

H.

HYDRAULIQUE du ressort de la Medecine, 51
Hydrostatique du ressort de la Medecine, 52
Hypocondriaques sujets aux vents & vapeurs, 16
Homme. Son origine. Sa composition est un petit monde, 11. Paralelle curieux de l'homme avec le grand monde, 13. Le Medecin doit être homme de probité, 70. L'Empyrique & le Charlatan ne sont rien moins qu'hommes de probité, 80
Hommes prudens. Leur suffrage seul est estimable, 138. Découvertes faites par le travail des hommes éclairés, 6
Humeurs de nos Corps. Leur usage. Sont de qualité differente, 20. 25

I.

IDE'E & caractere du vrai Medecin, 69
De l'Empyrique & du Charlatan, 77
Jeunesse est le printems de l'âge, 19. Ses avantages en pleine santé, 38
Impatience & inquiétude des Malades, 118 119
Incertitude de l'experience dans la pratique. Pourquoi, 60

Incredulité des Malades est un sort à plaindre, 120
Indolence des Malades est blâmable. Le risque qu'ils courent, 121
Jours. L'homme abrege lui même ses jours. De quelle maniere ces jours sont comptés, 152
Jugement difficile dans les Maladies. Pourquoi, 60

L.

LIQUEURS du Corps humain comparées aux Fluides qui arrosent la terre, 20.

M.

MALADES. Abus de leur part, 117. Leur caprice, 63. Obstacles qu'ils apportent à leur guerison, 118. *& suiv.* Il faut que tout y coopere, 127. Raisonnables, Avares, Indolens, Méfians. Le risque qu'ils courent, 117. *& suiv.*
Maladies. Dans les Maladies l'occasion favorable est prompte à s'échaper. Pourquoi, 60. Le jugement en est difficile. Pourquoi, 61. Incurables. Pourquoi, 143
Maladies. La nature ne suffit pas pour leur guérison; Il faut le secours de l'Art, 122. *& suiv.* Aiguës & Chroniques, il y a

du risque, 123
Mechanisme. Les fonctions du Corps se font par pur Mechanisme, 50
Medecin. Son caractere, 69. Doit être homme de probité, 70. Doit joindre la science aux bonnes mœurs, 74. Le nom en est prodigué, 107. Le nombre des Medecins de nom est très-grand, celui des vrais Medecins très petit, 100. Ses devoirs, 94. Les obstacles qu'il a à surmonter, 62
Medecine. Son éloge. Estime qu'on en doit faire, *V. la Preface.* Ses prérogatives, son excellence, ses avantages, 1. Tire sa source de Dieu même; est un present de sa bonté, 4. Son objet est des plus nobles, 11. Sa fin est excellente, 31. Est une science solide & vaste, 40. La La Physique en est la porte & le premier fondement, 132
Medecine. Sa conduite dans les trois differens états de la santé; ce qu'elle exige de la part du Medecin, du Malade, des Assistans, des Secours exterieures, 32. *& s.* Joint l'utile à l'agréable, le nécessaire à l'utile. Elle juge de la santé ou de la maladie, de la vie ou de la mort, 52 *& suiv.* Sa theorie est difficile, sa pratique délicate, 57. 59. Abus qui se glissent dans la pra-

tique. Source de ces abus, 91
Medecine negligée. Pourquoi. Taxée mal à-propos de ſcience purement conjecturale. Elle eſt riche en principes, fondée en axiomes, fertile en obſervations & en expériences. Scait rendre compte de ſa conduite & de ſes operations, 132. *& ſuiv.* Elle renferme pluſieurs autres ſciences, 49
Membres de la Medecine. Abus qui ſe gliſſent de leur part, 92. *& ſuiv.*
Methode. La bonne methode ſoulage la nature; la mauvaiſe la trouble, 125
Miracle de gueriſon n'eſt pas ordinaire. Dieu a donné des ſecours qu'il veut qu'on employe, 155
Mort. N'admet aucun remede, 55. Tribut neceſſaire, 150. N'a nul égard, rien n'en exempte, 151. 152.
Moyens de gueriſon, 46

N.

NATURE. Elle ne ſuffit pas ſeule. Elle a beſoin du ſecours de l'Art, 122 *& ſuiv.*
Naturelles. Ce qu'on entend par les choſes naturelles, par les non naturelles, & par celles dites contre nature, 43. *& ſuiv.*

Negligence des secours. Elle met les malades en risque, 125
Nom de Medecin souvent prodigué, 107
beaucoup le sont de nom, très-peu le sont veritablement, 100

O.

OBJECTIONS contre la Medecine, & leurs reponses, 132. *& suiv.*
Observateurs. On leur doit avoir obligation, 112
Observations de Medecine sont sans nombre. Sur quoi fondées, 136
Obstacles à surmonter pour la guerison de la part du Medecin, du Malade, des Assistans, des choses extérieures, 62. *& suiv.*
Obstacle à la perfection de la Medecine & au bien public, 156
Occasion prompte à s'échaper dans les maladies. Pourquoi, 60
Oeconomie mal placée, 145. 148
Oeuf, principe de l'homme, sa fécondité, son accroissement. 29
Operation. La Medecine sçait rendre compte de ses Operations, 132. *& suiv.*
Optique est du ressort de la Medecine, 49
Origine de l'homme, 11. 29. De la Medecine, 4. *& suiv.*

P.

PARADOXE au sujet de l'Abus, 101
Paralelle curieux de l'homme avec le grand monde, 13. *& suiv.*
Pelerinages. Ils sont bons, mais il ne faut pas négliger les autres secours, 146. *& s.*
Perfection. Obstacle à la perfection de la Medecine, 156
Pharmacien. Ses devoirs, 94. 96
Physiologie traite des choses dites naturelles, 43
Physique est un des fondemens de la Medecine, 132
Pierres qui se forment dans le Corps humain, 26
Pratique de la Medecine délicate, 57
Precautions négligées retardent ou font échouer la guérison, 129
Preface de l'Ouvrage, xvij
Prerogative de la Medecine, 1. *& suiv.*
Present. La Medecine est un present de la bonté de Dieu,
Principe de fécondation de l'œuf humain, 29
Principes de Medecine solides & abondans, 133
Printems de l'âge, vigueur de la jeunesse, 19
Prix de la santé, 148

Probité. Le Medecin doit être homme de probité, 70
Pronostics. Signes pronostics, 53
Promptitude de l'occasion à s'échaper dans les Maladies, 60
Public. Abus de sa part, 101. Il s'abuse & se laisse abuser, 106

Q.

QUALITE'S differentes des humeurs, 20. 21

R.

RECEPTES. Abus touchant les Receptes. Toute Recepte n'est pas un Spécifique, 105
Reception des Eleves trop facile, 99
Recherches, Source des découvertes, 8
Recompense. Un vrai & utile secret mérite recompense, 116
Remede ne guérit qu'autant qu'il est mis en usage à propos, 102
Remedes à contre-tems ou mal appliqués, troublent la nature, 125
Reponse triviale à un avis demandé par rencontre, 103
Reponses à differentes objections, 131. *& s.*
Retardement de guerison, 129. *& suiv.*

Risque dans les maladies aiguës & chroniques, 123

S.

SANTE' considerée en trois états differens, 32. Ses grands avantages, 36. 148
Desagrémens qui suivent son défaut, 38
Science. La Medecine est une science solide & vaste, 40. N'est pas purement conjecturale, 132. Elle renferme plusieurs autres sciences, 49. Le Medecin doit joindre la science aux bonnes mœurs, 74
Science. La science sans experience n'est pas d'un grand secours. L'expérience sans la science est peu sure, 111
Secours de l'Art est nécessaire pour la guérison, 123. Dieu a donné des secours dont il veut qu'on use, 155. Secours exterieurs quels ils sont, 33. Ne doivent point être négligés, 146. *& suiv.*
Secret. Ce qu'on doit entendre par secret, 115. *& suiv.*
Semence. Son germe principe de fécondité. 28
Seminal. Esprit seminal principe de fécondation de l'œuf humain, 29
Sentimens. D'où procede la contrarieté des sentimens, 139
Signes dianostics & pronostics, 53

Soleil. Ses effets sur la terre. Comparé à l'ame 14
Souphres & liqueurs grasses de la terre comparées aux corps graisseux & huileux de nos Corps. Leur usage, 24
Soulagement. La nature est soulagée par les remedes pris à propos & avec methode, 125
Source de la Medecine, vient de Dieu, 4
Des secours de guérison, 47
Des abus qui se glissent dans l'exercice de la Medecine, 91
Des découvertes, trouvée par les recherches, 8
Souverain Medecin. Actions de graces à lui dûës & adressées, 160
Souverains. Obligation qu'on a eu à nos Souverains dans les maladies Epidemiques & Sporadiques, 158
Specifique. Toute Recepte n'est pas un Spécifique, 105
Sphere. Chacun doit se renfermer dans sa Sphere, 94
Statique. Medecine statique de Sanctorius, 18
Succès manqué. Pourquoi, 141
Suffrage des hommes prudens est seul estimable, 138

T.

THEORIE de Medecine laborieuſe & difficile, 57
Tolerance de l'Empyrique & du Charlatan eſt abſurde, 38. Paradoxe à ce ſujet, 101
Tonnerre & éclairs. Leurs cauſes, 16
Tranſpiration. Abondance de la Tranſpiration de nos Corps, 17
Travail des hommes éclairés, ſource des Découvertes, 6
Tremblement de Terre & de nos Corps. Leurs cauſes, 27
Tribut. La Mort eſt un Tribut neceſſaire, 150. Elle n'a nul égard, 152

V.

VENTS frequens & nuiſibles chez les Hypocondriaques, 16
Vie. Courte par rapport à la vaſte étenduë de la Medecine, 40. Elle a ſes bornes, 150
Vieilleſſe. La triſte ſaiſon de l'âge. Ses effets, 19
Vœux. Sont plauſibles, mais il ne faut pas négliger les ſecours ordinaires, 146. *&ſ.*
Vrai Medecin, Son caractere, & l'idée qu'on en doit avoir, 69. Le nombre en eſt très-petit, 110
Vrai ſecret. Ses conditions, 115. Digne

de gloire & de recompense, 116
Usage convenable des remedes soulage, autrement ils nuisent, 102
Usage des humeurs du Corps, 20
Utile. La Medecine joint l'utile à l'agréable & au nécessaire, 52

Fin de la Table des Matieres.

APPROBATION

De la Faculté de Medecine de Pont-à-Mousson.

LA Faculté de Medecine de Pont-à-Mousson, après avoir lû & examiné avec attention par l'ordre de Monseigneur le Chancelier, l'Ouvrage intitulé *Le Triomphe ou l'idée de la vraie Medecine par M.* CALLOT, *Docteur en Medecine de la Faculté de Montpellier, cy-devant Medecin Aulique & Pensionnaire de Leurs Altesses Royales de Lorraine*, l'a jugé digne de son Approbation & d'Impression, d'autant plus qu'il y joint dans un stile précis l'agréable à l'utile. A Pont-à-Mousson le 11. Decembre 1741.

GRANDCLAS, Doyen de ladite Faculté.

LE LORRAIN, JADELOT, Professeurs.